



L'ARC-EN-CIEL

CH. MEYRUEIS & CIE



J. M. Kronheim & Co.

London

L'ARC-EN-CIEL

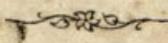
RÉCITS ET GRAVURES

DE

TOUTES LES COULEURS

PAR

NAPOLÉON ROUSSEL



PARIS

LIBRAIRIE DE CH. MEYRUEIS ET COMP., ÉDITEURS

RUE DE RIVOLI, 174.

L'ARC-EN-CIEL

L'Arc-en-Ciel! Est-il un mot plus doux, une forme plus belle, une courbe plus gracieuse, des couleurs plus variées, plus tendres, mieux fondues en nuances infinies? Quand vous vîtes l'Arc-en-Ciel pour la première fois, ne vous sembla-t-il pas entrer dans un autre monde dont il était la porte? Ce ruban ne vous apparut-il pas comme un lien entre le ciel et la terre, comme un gage de votre avenir, un signe de votre nature céleste? Comme vous, l'Arc-en-Ciel touche des pieds à la terre et de son

front au ciel; comme vous, il est passager, pâissant vite, incertain de durée! A chaque instant on tremble de le voir disparaître! Hélas! il s'efface toujours trop vite au gré des imaginations enfantines!

Eh bien, mes enfants, c'est un Arc-en-Ciel de récits, d'histoires, de contes de toutes les nuances que je viens mettre sous vos yeux. Comme l'Arc-en-Ciel, mes pages seront variées de tons, mes gravures enluminées de couleurs. Comme l'Arc-en-Ciel, elles reposeront sur la terre, et par un point s'élèveront aux cieux. Comme l'Arc-en-Ciel, elles seront de courte durée. Puissiez-vous les regarder avec le même plaisir, les voir finir avec le même regret et souhaiter d'en voir bientôt d'autres apparaître.

MÈRE, FILLES ET POUPEE

Madame Albert avait une jeune fille de neuf ans nommée Albertine; Albertine avait une petite sœur de cinq ans appelée Juliette, et Juliette une poupée du nom de Julia. C'est l'histoire de ces quatre personnages que je viens vous raconter.

Madame Albert avait reçu d'une grande dame l'invitation de passer quelques jours à la campagne. Grande fête à la maison ! Courir les champs, cueillir des fleurs, goû-

ter des fruits, monter à âne, jouer avec les petits villageois, tout cela pour les enfants était la plus douce des perspectives. Y penser seulement les rendait heureux. Madame Albert crut donc l'heure bien choisie pour adresser à sa fille aînée quelques recommandations; non pas qu'Albertine ignorât son devoir, mais on ne saurait trop le rappeler à de jeunes têtes qui ont plus de gaieté que de mémoire.

— Tu seras, je l'espère, bien sage, disait la mère à la fille; tu ne te permettras aucune indiscretion. Ne touche à rien, regarde; ne demande pas, attends. Quand on te donnera quelque chose, dis toujours: Merci. Et puis ne salis pas tes vêtements; aies toujours les mains bien lavées, le vi-

sage propre, les cheveux lisses, la tête droite. Ne t'affaisse pas comme un paquet quand tu es à table; ne croise pas les jambes comme un garçon. Quand on te parle, dis toujours : Oui, Monsieur; non, Madame, au lieu de dire : Oui, non, tout court.

— Maman, interrompit Albertine, y a-t-il déjà des cerises?

— Je ne te parle pas de cerises, mais de sagesse; écoute donc ce que je te dis. Ces enfants sont tous les mêmes; ils ne pensent qu'au plaisir. Voyons, m'as-tu bien entendue?

— Oui, maman.

— Seras-tu sage?

— Oui, maman.

— Tu m'obéiras en toutes choses?

— Oui, et tu me donneras de la confiture de groseille; je l'aime mieux que celle d'abricot.

— Ah! terribles enfants! impossible de s'en faire écouter. Allons, va-t'en, et sois bien sage.

Albertine, ayant reçu sa leçon de sagesse, ne se fit pas répéter l'ordre de partir. Pour le coup elle obéit tout de suite et vint à la salle à manger où jouait sa petite sœur.

— Ah! je vais à la campagne! je vais à la campagne! à la campagne avec maman! Tra dera, dera, dera...

— Et moi aussi, dit Juliette.

— Oui, répondit sa sœur aînée; oui, si tu es bien sage.

— Mais moi je veux y aller.

— Mademoiselle *je veux!* Je vous dis que je vous prendrai avec moi, si vous ne mettez aucune indiscretion, si vous touchez à rien. Il faut demander, pas prendre. Les enfants doivent toujours dire comme ça : Merci; oui, Monsieur; non, Madame, et pas comme ça : Oui, non. M'entends-tu?

— C'est bien sûr que je t'entends, je suis pas sourde, moi!

— Mademoiselle, on ne répond pas comme ça à sa petite maman.

— Tu n'es pas ma maman! tu es ma sœur.

— C'est égal, c'est moi qui suis comme ta petite maman, et tu m'obéirais. Voyons,

Mademoiselle, lavez-vous les mains et la figure.

— Mais y fait froid.

— C'est égal; les petites filles doivent toujours être bien propres, avoir les cheveux lisses, la tête droite. Tu t'affaisses comme un paquet de linge sale quand tu es à table; et puis tu croises les jambes comme Jules.

— Oui.

— On ne dit pas oui tout court; on dit : Oui, Madame; oui, Monsieur.

— Oui, Monsieur.

— Mais je suis pas un monsieur!

— Et tu m'as dit : On dit : Oui, Monsieur.

— Mais c'est pas ça. On dit : Oui,

Monsieur, quand on est à la campagne.

— Ah!

— Ces enfants sont sots, ils ne comprennent rien; ils ne pensent qu'à s'amuser.

— Oui, je m'amuserai bien!

— Seras-tu sage?

— C'est bien sûr, puisque je m'amuserai!

— Tu m'obéiras en toutes choses?

— Oui, nous jouerons ensemble.

— Tu seras mon petit enfant.

— Oui, et tu me donneras de la confiture.

— Oh! terrible enfant, va te promener!

Le terrible enfant ne bougea pas, et ce fut la petite maman qui alla se promener.

Quand Juliette fut seule, elle voulut encore causer; elle tira une grande poupée de son lit en lui disant :

— Voyons, Mademoiselle, il faut vous lever. Allons, lavez-vous les mains et la figure; faites vos cheveux bien lisses. Là, comme ça. Tenez vous droite; allons donc, ne tombez pas! Soyez sage. Serez-vous sage? Vous ne répondez pas? On dit : Oui, maman. Je suis votre petite maman; je suis pas votre sœur. Répondez, serez-vous sage?

Comme la poupée ne répondait pas, Juliette la saisit par le milieu du corps, lui pressa le ventre, et la poupée élastique et à ressort fit entendre un certain bruit qu'à la rigueur on pouvait prendre pour un *oui*.

— Bien, dit Juliette. Maintenant, tenez-vous droite.

La poupée mal posée tomba en avant.

— Je vous dis de vous tenir droite; ces enfants sont tous comme ça; ils tombent comme le linge sale. Ne croisez pas vos jambes..... (le poupon n'en avait pas) comme Jules, continua Julia. Vous n'êtes pas un monsieur. On dit : Oui, Madame. Je suis votre petite maman et nous irons à la campagne si vous êtes sage. Maintenant, dormez bien.

Pendant toutes les petites scènes que nous venons de décrire, Madame Albert était descendue à la salle à manger. Sans paraître y prendre garde, elle avait tout entendu, tout écouté, et elle se demandait

à cette heure comment il fallait s'y prendre pour faire mieux profiter ses filles de ses leçons. Evidemment, Albertine avait écouté sa mère; elle l'avait même comprise. Mais à quoi cela avait-il abouti? à faire répéter par la petite maman à la petite sœur ce que la grande maman avait dit à la sœur aînée, et rien de plus. De son côté, la toute petite fillette avait compris Albertine; si bien compris qu'elle en avait dit autant à sa poupée. Mais après tout, Albertine en serait-elle plus sage? Juliette en serait-elle plus obéissante? La poupée se conduirait-elle mieux? Du moins, quant à cette dernière, il est permis d'en douter. Voyons ce qu'il en fut pour les deux petites mamans.

Albertine était si contente, qu'après avoir raconté son bonheur à la salle à manger, elle vint le raconter encore à la cuisine. Tout en tournant autour de Marion qui n'avait guère le temps de l'écouter, elle se frotta plus d'une fois aux casseroles et aux marmites, salit sa robe et ses mains autour de la cheminée et contre la pierre à laver, si bien que pour faire entendre son histoire à la cuisinière trop occupée, elle dut faire des sottises qu'elle aurait évitées en ne venant pas à la cuisine où sa mère lui avait défendu d'entrer. Comme Marion ne répondait pas grand'chose, Albertine s'ennuya de lui parler et préféra venir vers sa mère poser de nouvelles questions sur la grande affaire, la visite dans

les champs. Les taches sur la robe, la noirceur des mains, le désordre de sa chevelure, tous ces accidents qui n'avaient pas même été soupçonnés par Albertine frappèrent sa mère.

— Comme te voilà faite ! dit Madame Albert à sa fille désobéissante. Regarde ces mains ; vois cette robe et ces cheveux ébouriffés. Oh ! quelle horreur ! Est-ce ainsi que tu te prépares à être sage ? Ne t'avais-je pas défendu d'aller à la cuisine ? Eh ! tu crois que je mènerai à la campagne, dans une belle maison, chez une grande dame, une petite Cendrillon comme toi ? Oh ! non, non. Je te ferai cuisinière, et tu resteras à la maison !

— Oh ! maman, maman, dit Albertine

en pleurs, je vais tout de suite me laver et me peigner.

— Oui, cela enlèvera bien les taches de ta robe !

— Maman, je n'y retournerai plus.

— Tu me l'as promis cent fois !

— Mais cette fois ce sera pour tout de bon.

— Non, je ne veux pas aller en compagnie d'une petite fille malpropre et désobéissante.

— Maman, maman, pardon, je serai bien sage !

— Eh bien ! commence à l'être dès à présent, et je croirai que tu le seras demain.

— Oui, maman.

Et Albertine sortit en sautant. Une

heure après, elle était auprès de sa jeune sœur qu'elle trouva en train de déshabiller sa poupée. Tout était en désordre autour du petit lit; vêtements de jour et de nuit gisaient sur le plancher. On ne pouvait faire un pas sans marcher dessus, et Albertine, les pieds embarrassés dans la robe du poupon, risqua de tomber et se meurtrit la main. Elle avait presque envie de pleurer; toutefois elle trouva plus de soulagement à gronder sa sœur.

— Quel désordre! dit-elle à Juliette. Voyez comme vous êtes désobéissante; que fait là cette robe? quelle horreur! Est-ce ainsi que tu te prépares à être sage? Ne t'a-t-on pas défendu de laisser traîner tes affaires dans la chambre? Et tu crois que

je te prendrai avec moi à la campagne, dans une grande maison, chez une belle madame ! toi, petit cendron ! Oh ! non, tu seras cuisinière !

Comme le sermon inattendu ne faisait pas grande impression, Albertine le termina par une tape sur les doigts de sa sœur qui, cette fois, impressionnée, pleura.

— Ne dis rien, ne dis rien, reprit Albertine effrayée à la pensée que si sa mère entendait les cris de l'enfant et en connaissait la cause, elle serait grondée. Ne dis rien...

En même temps Albertine partit pour éviter la gronderie.

Juliette se calma, le petit coup ne lui avait pas fait grand mal ; d'ailleurs elle

avait un moyen de se consoler; elle en usa; ce fut de tourner sa petite colère contre la poupée de carton. C'était chose d'autant plus facile que la poupée ne songeait pas à résister; elle recevait toutes les gronderies sans rien répondre; jetée par terre, elle y restait. On pouvait lui rompre les bras, lui meurtrir le nez, sans la faire pleurer, aussi Juliette profita-t-elle de ces pacifiques dispositions.

— Voyons, Mademoiselle, couchez-vous tranquillement. Ne laissez pas traîner vos habits. Oh! la petite sotte! vos mains sont sales, quelle horreur! Voilà comme tu es sage? Je t'avais bien défendu de laisser traîner tes habits dans la chambre. Petite sotte! non, vous n'irez pas à la campagne

avec moi dans la grande dame, chez la belle maison, toi cuisinière !

Et pour punition la poupée fut mise au lit.

Une fois débarrassée de son enfant, Juliette alla trouver sa vraie maman et se plaignit de sa vraie sœur qui l'avait frappée sur les doigts bien fort, bien fort. Nouvelle explication, nouvelle découverte pour Madame Albert de l'inutilité de ses leçons qui n'avaient d'autres résultats que de ricocher de la mère à la fille aînée, de l'aînée à la cadette, et de la cadette à la poupée. Mais qui en profitait ? Hélas ! pas même le carton !

La mère méditait donc toujours plus profondément pour découvrir une méthode qui rendît les enfants sages, bien sages,

comme les mamans. Malheureusement elle n'en trouvait pas, et partit pour la campagne avec ses deux filles, son fils Jules et même avec le poupon, sans qu'aucun changement se fût manifesté dans la conduite d'aucun de ses compagnons.

Arrivé dans la grande maison, chez la belle dame, on parcourut le parc, le jardin; on visita même l'étang où se trouvait un magnifique cygne tout blanc, suivi de sa nombreuse famille, nageant à sa suite, sur l'eau paisible et verdâtre. Partout où le cygne dirigeait sa course, ses petits le suivaient; s'il avançait en ligne droite ou courbe, les jeunes avançaient derrière lui en ligne droite ou courbe. Sortait-il de l'eau? ses petits l'accompagnaient. Y ren-

trait-il? ils y plongeaient aussi, et toujours, toujours le cygne majestueux allait devant sa petite armée.

Ceci donna une idée à Madame Albert. Evidemment, se dit-elle, ces petits font exactement ce qu'ils voient faire à leur mère; et le moyen qu'elle emploie pour les bien élever c'est de leur donner l'exemple. Ne pourrait-il pas en être pour les gens comme pour les bêtes? Ne ferais-je pas bien d'inculquer ce principe à mes enfants, qui veulent toujours faire la leçon aux autres, au lieu de suivre mes ordres? Si je pouvais seulement leur persuader que pour conduire autrui à bien faire, il faut faire bien soi-même, j'obtiendrais un double résultat. Essayons.

Albertine avait apporté une petite corbeille pleine de miettes de pain pour les jeter aux cygnes. Sa mère l'engagea à donner ses provisions, non pas aux petits, mais à la mère. Albertine obéit, et aussitôt le cygne accourut, toujours suivi de ses petits. Cette expérience une fois accomplie, Madame Albert dit à son fils d'effrayer le cygne en agitant son cerceau ; Jules obéit ; le cygne eut peur, se sauva et ses petits le suivirent.

— Vous voyez, dit Madame Albert à ses enfants, quoi que fasse la mère, les petits le font : ils mangent ce qu'elle mange, ils fuient ce qu'elle fuit, et pour qu'il en soit ainsi le cygne n'a qu'une chose à faire.

— Quoi? dit Albertine.

— Passer devant, donner l'exemple ! De même, quand vous voudrez que les autres fassent bien, faites bien vous aussi ; passez devant , donnez l'exemple.

Cette leçon ne fut pas perdue. Le lendemain, Albertine partit pour l'étang sans y être accompagnée ni de sa maman, ni de son frère. Le cygne lui avait paru si beau qu'elle était presque fière de l'avoir vu ; et dès lors elle mit sa gloire à le montrer. Elle prit donc Juliette par la main et la conduisit au bord de l'eau.

— Tu verras, lui dit-elle, un oiseau qui nage comme un canard, qui est blanc comme la mousseline et grand comme un mouton.

Cette description fantastique séduisit la

petite fille qui se mit à trotter à côté de sa sœur. Arrivée près de l'oiseau merveilleux et comme si le cygne était son propre ouvrage :

— Regarde, dit Albertine, regarde mon cygne; comme il est beau, comme il est grand! Ne t'avais-je pas dit qu'il était tout blanc? Tu vois bien, quand je dis quelque chose, moi! Et puis tu vas voir quand je lui donnerai du pain. Vois-tu comme ses petits le suivent? Il est toujours devant, il leur donne l'exemple. Tu vas voir encore, je vais le faire sauver en lui jetant des petites pierres. Vois-tu comme il s'en va et comme ses petits s'enfuient? Il passe toujours devant, il donne toujours l'exemple, et alors ses petits le suivent.

— Vraiment ? dit Juliette.

— Oui, vraiment, reprit Albertine ; c'est comme ça qu'il faut faire, tu dois donner l'exemple.

Au lieu de le donner, Juliette s'efforça de le suivre et jeta des pierres au cygne.

— Que fais-tu ? dit Albertine.

— Je fais comme toi, je suis ton exemple.

— Mais je t'ai pas dit de suivre mon exemple, j'ai dit comme ça qu'il faut donner l'exemple.

— Ah !

— Oui.

Le lendemain Juliette, en s'éveillant, eut tout de suite la scène de la veille devant les yeux. Comme il était encore de trop

bonne heure pour se lever et que cependant l'enfant, charmée de ses souvenirs, ne pouvait pas se rendormir, la cuisinière, qui couchait près d'elle, lui donna la poupée dans son lit et la laissa s'amuser seule tandis qu'elle descendait auprès de sa maîtresse.

Une fois Juliette bien assise dans sa couchette, le traversin relevé derrière son dos, sa poupée debout devant elle, la conversation s'engagea. Juliette, pour se redresser, ayant mis le coude sur la poitrine de sa compagne, ce fut la poupée qui commença :

— Criiiii..., dit-elle.

— Pourquoi criez-vous comme ça? lui dit l'enfant.

Et pour lui faire sentir ses torts, elle serra plus fort la poupée qui, oppressée, répondit encore :

— Criiiii...

— Ne criez pas ainsi, il faut donner le bon exemple. Si vous criez comme ça, mes autres poupées crieront aussi. Passez devant, Mademoiselle, donnez le bon exemple. Si vous dites rien, elles ne diront rien non plus. Je ne dis pas qu'il faut faire comme moi; je ne dis pas qu'il faut suivre l'exemple, il faut donner l'exemple. Là, ne bougez pas; je vais mettre vos petites sœurs derrière vous et elles suivront après vous; c'est ça, bien...

Ce disant, Juliette plaçait derrière le poupon les poupettes de papier. Sa mère entra.

— Vois-tu, maman, vois-tu comme ma poupée donne l'exemple?

— Oui.

— C'est moi qui lui ai appris ça.

— Oui, dit Albertine entrant, tu l'as appris à ta poupée parce que moi je te l'ai appris à toi-même. N'est-ce pas, maman, que je le savais avant elle?

Oh ! quelle leçon, quelle leçon ! pensa la mère sans le dire. Tous font la morale, quelques-unes l'écoutent, personne ne la suit ! Tout le monde conseille de prêcher d'exemple et personne ne veut prêcher ainsi soi-même ! Cela ne vient pas même à la pensée du prédicateur !

— Eh bien, mes enfants, dit-elle à haute voix, nous avons assez recommandé aux

autres de donner le bon exemple. Nous allons tâcher de le donner nous-mêmes; venez, prions Dieu.

LA BOUQUETIÈRE



J'aime les fleurs, surtout dans un jardin ou dans les champs. Les fleurs dans un vase, sur une cheminée, me rappellent trop les oiseaux dans une cage : aux oiseaux on ôte la liberté, aux fleurs la vie; du moins, en les détachant de leur tige, on les condamne à mourir; c'est presque cruel! Laissez donc croître vos fleurs en plein air; et si vous voulez les voir, allez

les visiter. Vous y gagnerez, vous meilleure santé, elles plus longue vie.

J'aime encore à m'expliquer mes propres sentiments; il me semble qu'en m'écoutant penser je pénètre dans le secret de Dieu mon Créateur. Je me demande donc d'où vient que j'aime les fleurs? Serait-ce pour leurs parfums? Oui, en partie; mais il y a des fleurs sans odeur et des nez sans odorat; il suffit d'être enrhumé; eh bien! tout enrhumé, j'aime encore les fleurs.

Serait-ce parce que leur éclat plaît à mes yeux, leurs formes à mon imagination? Je le crois aussi; toutefois il doit y avoir autre chose, car une fleur vue de près, étudiée entre ses pétales, au fond de ses étamines et sous sa poussière d'or, une fleur contem-

plée de si près, que ses formes générales m'échappent, que ses couleurs variées n'existent plus pour mon regard fixé sur un seul point, encore alors cette fleur me plaît; pourquoi? Voilà ce que je me demandais un jour.

Je me suis dit : Les fleurs me plaisent, parce qu'elles me parlent de l'Auteur de la nature. Cela est encore vrai; mais cela n'est pas tout non plus; beaucoup d'autres choses me parlent du Créateur et ne me plaisent pas autant. Evidemment cet attrait particulier doit venir, non de ce que la fleur me parle, mais de ce qu'elle me dit. Suffit-il, pour plaire, de répéter ce que dit tout le monde? Non; il faut encore exprimer une pensée, un sentiment qui nous

soient propres. Quelle est donc la pensée, quel est le sentiment que les fleurs m'enseignent mieux que tout le reste de la création? Evidemment c'est là que je dois chercher le motif de ma préférence. Donc cherchons.

La foudre me parle de Dieu. Elle me dit que sa puissance et sa justice sont sans rivales, qu'elles peuvent atteindre les plus grands potentats comme leurs plus humbles sujets, et que c'est une chose terrible que de tomber entre les mains d'un Dieu justement irrité. Mais bien que ces révélations de la foudre soient vraies, il est certain qu'elles ne peuvent pas me réjouir comme celles que m'apportent les fleurs. Que me révèlent donc les fleurs?

La vue d'un ciel étoilé pendant la nuit, me dévoilant un monde dans chaque planète et un soleil dans chaque étoile; ces milliers d'astres lancés dans les espaces, comme une poignée de poussière dont tous les grains marchent avec ordre sans jamais se heurter; tout cela me dévoile la puissance infinie de Dieu. Mais ces merveilles de puissance ne m'émeuvent pas de la même manière que m'émeut une rose, une violette, une pensée. Que me disent donc ces fleurs?

Les épis mûrs balancés dans les airs, les fruits savoureux courbant les branches, les grappes vermeilles traînant sur la terre, tous ces biens qui me sont envoyés dans leur saison pour satisfaire avec abon-

dance et régularité à mes besoins de nourriture, de vêtements, d'habitation, tout cela me crie que Dieu veut m'être utile et soutenir l'existence qu'il m'a donnée. Ces moissons me montrent en Dieu un tendre père toujours actif pour ses enfants. Mais je l'avoue, le blé, les fruits et la grappe dorée ne me touchent pas encore comme la majesté du lis et la grâce de la rose. Que me disent donc de particulier toutes ces fleurs?

Aucune d'elles ne m'inspire le respect de la foudre, j'en conviens; aucune ne me nourrit, je le reconnais. La paille desséchée me sert au moins de couche; le feuillage dépouillé de son fruit peut encore m'abriter, son tronc abattu animer mon

foyer; mais les fleurs, à quoi me servent-elles? à rien! Eh bien, c'est précisément par leur complète inutilité que les fleurs me plaisent. C'est parce qu'elles ne me servent à rien que je les aime! Je vois dans cette existence de luxe, dans cette vie superflue, et toutefois si belle, si gracieuse, l'intention manifeste du Créateur de réjouir mes yeux, d'épanouir mon âme, enfin de m'être agréable. La fleur qui s'ouvre, c'est Dieu qui me sourit; cette fleur qui se colore, c'est Dieu qui me jette un doux regard. Dieu s'efforçant de me plaire, Dieu prodiguant la grâce, la beauté pour me révéler sa volonté, recréer ma vue; voilà ce qui touche profondément mon cœur. Avant de me créer, Dieu s'est dit, comme

une tendre mère ornant le berceau de son fils pour l'égayer au réveil : « Je veux que mes enfants voient dans ce monde, berceau fleuri de la vie éternelle, un signe éclatant de ma tendresse, mon désir de leur plaire jusque dans ce soin minutieux d'orner leur demeure, de charmer leurs sens, de réjouir leur esprit. » Le Dieu de l'univers songeant à m'être agréable, oui, voilà ce qui me touche, m'émeut et fait couler mes larmes en regardant une fleur.

Vous ne serez donc pas surpris, cher lecteur, de l'histoire que je vais vous raconter.

Un jour je vis, assise sur une borne de la rue, une jeune bouquetière, la tête basse, les bras pendants, l'air découragé.

Son attitude abattue contrastait avec ses fleurs. J'éprouvai le besoin de rétablir l'harmonie entre la marchandise et la marchande, et je demandai à celle-ci le sujet de sa tristesse.

— Il est trois heures, me dit-elle, et je n'ai rien vendu.

— Vos fleurs sont cependant bien belles !

— N'est-ce pas ? En voulez-vous un bouquet ? Tenez, voici le plus gros, le mieux assorti. Sentez comme cela sent bon ! Voulez-vous une feuille de papier autour ? Le blanc les fait mieux ressortir. Oh ! étrennez-moi ! Prenez ; je vous le donne pour cinq sous.

— Attendez, répondis-je. Mais dites-moi d'abord, que ferez-vous de ces cinq sous ?

— Je les mettrai avec les autres.

— Et du tout qu'achèterez-vous?

— Une couverture à ma vieille mère qui souffre tant du froid.

— Combien valent toutes les fleurs de votre corbeille?

— Deux ou trois francs.

— Et quand espérez-vous les vendre?

— Aujourd'hui, jusqu'au soir.

— Bien. Voilà trois francs. Vos fleurs et votre temps m'appartiennent jusqu'à la nuit; vous allez les employer à mon service.

— Comment?

— Au lieu de vendre vos fleurs, vous les donnerez.

— A qui?

— Aux passants que je vous désignerai.

— Volontiers.

Cela dit, je m'acheminai vers une place publique couverte d'arbres, munie de bancs, où des enfants jouaient, des vieillards prenaient le soleil, et des gens de tout âge et de tout rang respiraient le grand air. Là, assis comme pour me reposer, à côté, la bouquetière, assise comme pour vendre, je surveillai les passants.

Un monsieur d'un âge mûr, qui marchait lentement, la tête inclinée, et qui semblait préoccupé de pensées sérieuses, croisait alors notre banc. Je fis signe à la jeune fille, qui lui offrit un bouquet. Il la repoussa légèrement de la main; elle insista.

— Non, dit le promeneur presque impatienté, je n'en ai pas besoin.

— Mais, Monsieur, je donne; je ne vends pas!

— Vraiment? dans ce cas c'est différent.

Le monsieur prit les fleurs, sourit à la marchande, et continua son chemin en respirant les parfums de son bouquet, regardant chaque fleur, resserrant le lien, et toujours souriant au gracieux cadeau. A son retour, en passant devant nous, il tourna la tête vers la marchande, la salua de la main et continua sa promenade, l'air bien moins soucieux que deux minutes avant. Evidemment les fleurs avaient agi sur son esprit et changé le cours de ses

pensées. Pour un moment du moins elles avaient fait un heureux.

Un jeune homme de dix-huit à vingt ans vint à passer. Sans me consulter, la marchande courut lui donner un œillet :

— Prenez, dit-elle, cela ne coûte rien.

Le jeune homme, surpris, accepta toutefois la fleur; mais comme la jeune fille était revenue près de moi, il n'osa pas lui parler et passa son chemin. Je le suivis des yeux. Je le vis mettre la fleur rouge à sa boutonnière, la tirer doucement jusqu'à ce qu'on n'en vît plus que le bord, et la fixer d'une épingle placée sous le revers de l'habit. L'œillet simulait très bien le ruban de la Légion d'honneur. Alors le nouveau décoré se redressa, tendit la jambe

et prit un air important. Il regardait à droite, à gauche, comme s'il désirait et craignait à la fois d'être vu. Dans la rue voisine où je le vis entrer, se trouvait un factionnaire. Le jeune homme lui jeta un coup d'œil; le factionnaire le lui rendit; évidemment une scène se préparait. Le jeune homme s'attendait au salut militaire. Le soldat s'était arrêté l'arme au bras, et quand tous deux furent en face l'un de l'autre, le factionnaire prononça ces deux syllabes : « Blanc-bec ! » Honteux, notre garçon rebroussa chemin, et croyant sans doute n'avoir été remarqué de personne, il vint reprendre sa promenade devant nous. J'avais, pendant son absence, grondé la marchande pour avoir donné une fleur

sans mon ordre. Cette fois je pris moi-même un bouquet de violettes dans la corbeille, que j'offris de ma propre main au jeune passant. Je ne sais s'il me soupçonna de lui avoir envoyé l'œillet; mais il me dit :

— Pourquoi m'offrez-vous cette fleur?

— Parce qu'elle est l'emblème qui convient à la jeunesse.

— Quel emblème?

— La modestie, l'humilité.

Le jeune homme devint de la couleur de son œillet, prit les violettes et s'éloigna.

Bientôt, sur le banc même où nous étions, la bouquetière et moi, vinrent s'asseoir, l'un après l'autre, deux personnages différents d'âge et de rang; ils me parurent

être l'un un artisan fatigué de son travail, l'autre un rentier embarrassé de son temps. Tous deux étaient là côte à côte, sans rien se dire. Ce n'était certes pas malveillance, mais la crainte de paraître solliciter une causerie. Que faire pour l'entamer sans s'exposer à une humiliation et de manière à établir de bons rapports? Je n'en cherchai pas longtemps le moyen, et je tendis à mes deux voisins une des fleurs dont j'avais fait provision. Chacun aussitôt me sourit, me salua, respira son bouquet, en fit l'éloge, et nous voilà tous bon amis.

— Que cette rose sent bon, dit l'ouvrier. Malheureusement on n'en voit pas comme ça dans nos ateliers. Ça me rappelle le temps où je vivais à la campagne;

c'était le bon temps alors ! Jeune , pas de soucis , beaucoup de travail , c'est vrai ; et même un travail dur ; mais par compensation beaucoup d'appétit et de santé !

— Moi , dit le rentier , j'ai mis un jardin sur ma fenêtre , cela me rappelle les jardins suspendus de Babylone.

— Est-ce que vous avez été à Babylone ? dit le candide ouvrier.

— Non , mon brave , reprit le rentier d'un ton protecteur , mais j'en ai lu l'histoire.

— Quant à moi , leur dis-je , ces fleurs me font penser à Celui qui les a créées. Elles me parlent de sa bonté pour moi , comme elles me parlent de ma courte durée. Mais si la fleur se fane elle porte dans

son sein une semence qui refleurit. Cela me fait comprendre que si mon corps passe comme la fleur, il porte comme elle une semence qui doit fleurir.

— Quelle semence ? dit la bouquetière.

— Une âme vivante, une âme immortelle, une âme image du Dieu qui m'a créé.

— Je n'avais jamais pensé à ça, dit l'ouvrier.

— Je n'aurais jamais découvert ces idées dans une fleur, dit le rentier.

— Sans doute, répondis-je, les fleurs comme les fruits, comme les arbres, comme les champs, comme le jour et la nuit, la mort et la vie, ne sont que des emblèmes qui par eux-mêmes ne disent rien ;

mais mis en présence d'un être pensant, ces emblèmes lui fournissent des images pour éclaircir ses idées et leur donner une expression. C'est un miroir, et tout miroir ne réfléchit que les objets exposés devant lui. N'y mettez rien, il ne réfléchit rien; placez-y votre figure, il vous découvrira vos propres traits que, sans lui, vous n'auriez jamais vus. Telle est la fleur. Posez devant elle un homme stupide, elle ne réfléchit rien; mettez-y un cœur aimant, une âme altérée de vie, et la fleur réfléchira l'amour de Dieu et l'assurance de l'immortalité.

— Moi, je vous répète, dit le rentier, que les fleurs ne m'ont jamais parlé de mon âme.

— Cela confirme mon dire, car ces fleurs n'ont pas pu refléter pour vous ce que vous n'aviez pas pensé. Vous attendez-vous à ce qu'une glace, dis-je à la bouquetière, vous renvoie la figure d'une négresse, lorsque vous, blanche et rose, vous vous y regardez?

— Impossible ! dit-elle.

— De même, impossible que la fleur rende l'idée d'une âme à laquelle vous n'avez jamais songé. Je vous le répète : la fleur, comme le monde entier, nous montre, non pas tant ce qui est en elle que ce qui se trouve en nous ; elle fournit une expression à la vérité, et manifeste ainsi qu'elle est un révélateur préparé par Dieu.

Le rentier ne répondit rien et regarda sa fleur.

— Ça sent bon, dit l'ouvrier.

Et la conversation en resta là.

En face de notre banc, un bouquet ou plutôt une guirlande de jeunes filles s'arrondissait sur le gazon, chacune de ces fleurs vivantes chantait et dansait en même temps. Les fillettes riaient de si bon cœur que les passants étaient heureux rien qu'à les regarder.

Je pris dans la corbeille tout ce qui restait de fleurs. Dans ce moment les jeunes formaient un rond et chantaient :

Nous n'irons plus au bois,
Les feuilles en sont tombées...

A la chute du refrain je jetai dans le cercle tournoyant ma poignée de fleurs à deux mains. Les liens se rompirent et les bouquets détachés tombèrent au milieu des enfants en une pluie de toutes les couleurs. Aussitôt les mains se séparèrent, les pieds accoururent et en une minute toutes les fleurs furent ramassées. C'était une joie, des cris, des sauts, enfin un bonheur tel que je n'en avais jamais vu de plus ébouriffant !

— Je porterai cette pensée à maman, disait une petite fille.

— Je mettrai ma rose dans un vase, lui répondait sa voisine.

— Moi, je planterai les graines dans la cour.

— Moi, je ferai une guirlande.

— Vois, vois mes belles marguerites. Il m'aime un peu, beaucoup, passionnément, rien du tout! — Oh! ce n'est pas ça! Voyons une autre : Il m'aime un peu, beaucoup, passionnément, rien du tout. Il m'aime un peu... C'est pas ça non plus! Encore une fois : Il m'aime un peu, beaucoup, passionnément, rien du tout! Il m'aime un peu, beaucoup...

Il restait encore deux pétales à la couronne de la marguerite. Si l'enfant les arrachait l'une après l'autre, évidemment la finale tombait sur « rien du tout. » L'esprit vint au secours du cœur pour se satisfaire : la fillette arracha les deux pétales d'un seul coup, et cette fois, heu-

reuse, elle termina par le mot « passionné-ment! »

— Comprenez-vous maintenant, dis-je à mes deux voisins qui épiaient avec moi le jeu de la petite fille, comprenez-vous comment la marguerite renvoie à cette enfant sa propre pensée, lui fait du bien, épanouit son cœur? Si cela ne montre pas l'amour dans le sein de la fleur, cela le manifeste dans le sein de la femme.

— Et de l'homme aussi? reprit l'ouvrier.

— Sans doute, ajoutai-je, et même encore plus dans le sein d'un autre.

— De qui? dit la bouquetière.

— Du Dieu qui nous a tous créés.

SULTAN



V. M. Kronheim & Co

London

Moi, j'aime beaucoup les poulets !

— Cuits ou crus ?

— Quelle question !

— Ma question est moins étrange que tu le penses. Si tu ne la comprends, pas je vais l'éclaircir. Tu dis que tu aimes les poulets ; moi, je te demande si tu les aimes cuits ou crus, rôtis ou vivants, sur la table dans leur jus, ou voltigeant

dans la basse-cour? Je te demande si tu les aimes pour leur faire du bien, ou pour qu'ils te fassent du bien? pour leur jeter des poignées de graines, ou pour déguster leur saveur sous ton palais? Enfin, ton goût pour les poulets est-il affection ou appétit?

— Eh bien, selon l'occasion, tous les deux.

— C'est-à-dire que tu aimes et caresses aujourd'hui le poulet que tu aimeras et mangeras demain?

— Oui.

— Et tu crois que c'est là tour à tour affection et appétit?

— Oui.

— Tu te trompes, ce sont deux satisfac-

tions de ton propre plaisir : dans ces poulets que tu nourris de tes graines , que tu couvres de caresses , c'est encore toi que tu recherches , toi que tu veux amuser , toi que tu aimes ; il n'y a là de ta part aucune affection.

— Cependant je leur donne mon pain.

— Oui, pour jouer.

— Mais je les défends contre le chien qui les poursuit.

— Oui, parce que le chien dérange ainsi tes jeux. Pourquoi ne repousses-tu pas aussi le chien quand il court après le chat ? et pourquoi, au contraire, la chasse au chat te fait-elle rire ? Cependant ce soir tu caresseras Minet sur le canapé et Sultan dans sa niche. Tu le vois, ton amour ou

plutôt ton goût pour toutes ces bêtes est simplement la recherche de ta satisfaction et non de dévouement pour ces poulets persécutés.

— Il ne faut donc pas aimer les bêtes?

— Oh ! je ne dis pas cela. Je dis seulement qu'il ne faut pas croire que, parce qu'on a du goût pour elles, on soit bien affectueux. Ce qui prouve véritablement notre tendresse, c'est d'affectionner les gens, surtout les gens dont nous n'attendons rien, les gens nécessaires. « Si nous n'aimons que ceux qui nous aiment, que faisons-nous d'extraordinaire ? Les hommes de mauvaise vie n'en font-ils pas autant ? » Ne nous abusons pas nous-mêmes. Aimer les bêtes, ce n'est pas encore de la

charité. La charité, c'est aimer Dieu et son prochain. Ceci me rappelle quelques histoires que je vais vous raconter.

M. Dorville était venu avec sa famille passer l'été à la campagne et vivait dans la ferme qu'il avait louée à Pierre Durand. Là, pendant quelques semaines, citadins et paysans se rencontraient chaque jour. M. Dorville visitait ses champs en compagnie du fermier ; madame s'occupait par passe-temps de la basse cour, et enfin leurs enfants, Jules et Amélie, s'amusaient avec ânes et chevaux, vaches et moutons. De toutes ces bêtes, celle qui leur plaisait le plus ou, selon leur expression, celle qu'ils aimaient le mieux, était le gros chien de garde. Sultan, quoique de très forte taille,

était bon enfant et se laissait faire. On lui montait sur l'échine, on l'attelait à une brouette sans qu'il se plaignît jamais; peut-être aussi Sultan avait-il fini par comprendre que ses complaisances pouvaient bien ramener certains morceaux de pain ou de viande, certaines jattes de lait que les enfants lui octroyaient en cachette; et, comme vous le comprenez, Sultan gardait bien le secret. Mais s'emparer chaque jour d'un nouveau morceau pour satisfaire à l'appétit de l'énorme bête n'était pas toujours facile, d'autant plus que M. et Madame Dorville, comme Durand et sa femme, étaient unanimes à déclarer que Sultan devait se contenter de la soupe un peu grossière faite exprès pour lui. Il y

avait donc deux partis dans la maison : les parents et les fermiers d'un côté; les enfants et le gros chien de l'autre. Les domestiques étaient neutres; car, s'ils craignaient d'être chassés, ils désiraient en même temps ne pas déplaire à M. Jules et à Mademoiselle Amélie, qui pourraient leur être utiles un jour.

Un des mets préférés par Sultan, et peut-être aussi le plus facile à se procurer, était le lait. La vachē était à l'écurie, on venait la traire matin et soir; Jules se trouvait toujours là, sollicitant un pot de crème en faveur de Sultan; et chaque fois l'importun devenait plus exigeant : qu'en résultait-il? C'est qu'un veau nouveau-né en était moins nourri et sa mère, déjà fai-

ble, encore plus affaiblie. Mais qu'importait à Jules que la vache fût privée de santé et son petit de nourriture ? Ne lui suffisait-il pas de régaler le chien ?

A la fin, le domestique se refusa à continuer plus longtemps des complaisances qui pouvaient nuire à ces pauvres bêtes et le faire chasser lui-même de la maison. Alors Jules et sa sœur, par amour pour une bête et sans pitié pour deux autres, résolurent de prendre ce qu'on leur refusait. Ils vinrent donc dans l'écurie fermée tenter de traire eux-mêmes leur lait. La pauvre mère épuisée était couchée. Son nourrisson était là, pressant un pis qui ne lui cédait que quelques gouttes quand il aurait eu besoin de boire à longs traits.

Jules arrive, et d'un coup de pied éloigne la tête de son commensal qui pousse un plaintif mugissement. La mère, sans pouvoir bouger, le suit du regard et semble compatir à ses privations. Amélie s'approche de la pauvre bête, essaye un métier qui n'est pas fait pour elle; et, loin d'obtenir du lait, provoque un cri de douleur. La jeune fille persiste, la vache en souffre davantage sans autre résultat. Amélie s'obstine, et la pauvre mère dirige sur son bourreau ce long et doux regard qui semblait demander grâce. Enfin, trop souffrante pour se taire plus longtemps, elle mugit, et les enfants effrayés se sauvèrent. Etait-ce assez de cruauté par bonté pour leur chien? Ils n'en jugèrent pas

ainsi, et nous allons les voir encore fiers de manifester leur égoïste affection.

Quelques jours plus tard, la vache allait mieux; on pouvait la traire sans la faire souffrir et sans faire tort à son légitime nourrisson. Il y avait dans le voisinage une pauvre vieille malade abandonnée qu'on nourrissait des restes de la table. Comme depuis quelques jours elle ne pouvait plus digérer des aliments solides, la pensée vint à Madame Dorville d'envoyer à la pauvre femme un peu de lait. Jules fut chargé de la commission, et sa sœur de l'accompagner; mais comme ils regrettaient de laisser leur ami Sultan seul à la maison, ils le détachèrent au moment de partir, et le chien suivit les enfants.

— Que c'est ennuyeux, dit Jules à sa sœur quand ils furent sur la route, que c'est ennuyeux d'aller tous les jours si loin!

— Oui, et encore avec une soupe, un ragoût qui vous salit les doigts. Tiens, porte donc un peu cette jatte toi-même.

— Non; tout à l'heure. Regarde comme je fais courir Sultan. Veux-tu monter sur son dos?

— Je veux bien.

— Mais la jatte de lait?

— Pose-la par terre.

— Bon! Donne-moi la main pour grimper.

— Hue! hue!

Naturellement le chien prit le chemin du lait.

— Ah! dit Jules, c'est ton cheval qui veut aller à l'abreuvoir.

Jules se mit à siffler.

— Et la vieille? dit Amélie.

— Bah! reprit Jules, elle n'y connaîtra rien!

— Nous y mettrons un peu d'eau.

— C'est ça. D'ailleurs elle ne sait pas combien il y en avait.

— Vois comme Sultan lappe avec plaisir!

— Pauvre bête!

Jules voulut toutefois conserver une partie du repas du chien bien portant pour la femme malade; il poussa donc Sultan qui, dérangé, tourna la tête, lui mordit les doigts et, dans son brusque mouvement, renversa l'écuycère, sa sœur. Jules, vexé et

mordu, ramasse une pierre et la jette à la bête qui s'enfuit. Il était temps, car le lait avait singulièrement baissé. La jatte fut ramassée, la boisson allongée à la fontaine, et la femme but les restes du chien.

— Merci, dit la pauvre femme, cela me soulage. Saluez pour moi votre bonne mère et donnez lui cette rose que j'ai cueillie à son intention dans mon petit jardin.

Pendant que ceci se passait à la chaumière de la pauvre femme, Sultan rentrait seul à la ferme, léchant encore quelques gouttes blanches au bout de son nez. M. Dorville s'en aperçut, devina, courut chez la malade et rencontra les enfants sur le chemin. Sans hésiter, il leur dit :

— Vous avez donné partie du lait à Sultan?

Les enfants ne répondirent rien.

— Et vous en avez privé une pauvre femme malade?

Même silence.

— Eh ! si le chien était enragé?

Jules et Amélie levèrent la tête.

— Eh ! si la boisson, salie de sa bave, avait communiqué la rage à cette pauvre femme?

Les enfants tremblèrent.

— S'il en était ainsi, continue le père, vous n'en seriez pas plus coupables que vous ne l'êtes, car vous avez, en tous cas, préféré Sultan à cette femme; une bête brute à un être humain ! Ou plutôt vous

avez préféré votre plaisir à la femme et au chien ! Ne me dites donc plus que vous aimez Sultan ; c'est vous, vous seuls que vous aimez. Si vous étiez véritablement capables d'affection pour les bêtes, n'en auriez-vous pas plus encore pour les gens ?

Amélie baissa la tête. Jules laissa tomber la jatte vide, et Sultan revenu lécha ce qui restait de lait sur les bords. Le jeune garçon, souffrant de sa plaie, vexé de la gronderie, lança un coup de pied à l'auteur de son double malheur.

— Voilà, dit le père, la juste mesure de l'amour que tu as pour ton chien !

UN SOUVENIR

Cher lecteur, avant de prendre la plume pour tracer ces lignes, j'ai longtemps hésité. Je l'ai saisie, déposée, reprise, de nouveau rejetée. Enfin, je me décide à payer de ma honte votre propre instruction. En avançant vous comprendrez ce que je veux dire; vous verrez qu'il est des fautes dont le souvenir pèse longtemps sur la conscience et qui la troublent si péniblement qu'il faudrait les éviter, ne fût-ce que pour s'épargner ces tourments intérieurs.

Que serait-ce si nous nous rappelions que cette conscience n'est autre que la voix d'un juge dans l'avenir? Mais j'arrive à mon récit.

J'ai toujours eu pour le larcin la plus profonde horreur. Dérober m'a de tout temps apparu non-seulement une chose honteuse, mais pour moi impossible! Je ne veux pas dire qu'enfant je n'aie jamais soustrait à mes parents quelques friandises; mais alors à mes yeux une telle soustraction ne me semblait pas mériter le nom de larcin. Je me disais : Ce qui appartient à ma mère m'appartient, d'ailleurs j'ai faim. Mais tout en dérobant un fruit sans trop de scrupule, je le répète, j'aurais eu horreur de la pensée de déro-

ber, et en particulier de dérober de l'argent. Le vol et la prison dans mon esprit ne faisaient qu'un. Avec de telles dispositions, ne pouvais-je pas me croire à l'abri de toute tentation d'infidélité? Cependant, écoutez.

Un jour je fus chargé d'aller faire une emplette de quelques sous dans le voisinage, et pour la payer on me remit une pièce de monnaie que je ne regardai pas de très près et que je crus être une de ces pièces d'un franc cinquante centimes, qui n'existent plus aujourd'hui. Arrivé chez le marchand, je demande l'objet, je dépose l'argent, et je dis : « Voilà trente sous. » Le vendeur y jette un coup d'œil et réplique : « Non, c'est un franc. » J'y

regarde à mon tour et je reconnais mon erreur. Toutefois, mon paquet fait, quand je dus recevoir le surplus de la dépense, le marchand, dans l'esprit duquel sans doute était restée la première impression d'un franc cinquante, me rendit en conséquence, et, comptant à haute voix, il déposa l'argent sur le comptoir. Je m'aperçus de son erreur; j'aurais dû la lui signaler... Je ne le fis pas. J'aurais dû recompter après lui; je ne recomptai pas. J'étais certain qu'il y avait quelque chose de trop, et cependant je pris le tout! Je fis cela sans préméditation, rapidement, mais enfin sachant bien ce que je faisais!

Sorti du magasin, je mis à part un demi-franc, et je portai le reste à la personne

qui m'avait chargé de la commission. Elle avait son compte; mais le marchand avait-il le sien? Pour me tranquilliser, je me dis que je n'avais rien pris, qu'on me l'avait donné, que ce n'était pas moi qui avais commis l'erreur. Sophisme! mensonge! Non, je ne l'avais pas pris dans le tiroir; mais oui bien sur la banque! Non, je n'avais pas commis l'erreur, mais, en la laissant passer, je commettais un mensonge! et en posant la main sur l'argent, j'accomplissais un véritable larcin! Mais continuons.

Tout cela me pesait singulièrement. Non-seulement j'étais tourmenté et comme brûlé dans ma conscience; mais encore la possession de ma nouvelle fortune était

empoisonnée par la crainte d'être découvert. Mes sous pouvaient sonner; je les dispersai donc dans mes poches et jusque dans mes souliers. Le marchand pouvait reconnaître sa méprise, venir réclamer, et, s'il le faisait, je n'oserais jamais le démentir. Je me voyais donc en perspective reconnu pour un voleur et dans ma famille et dans le voisinage, sans compter les châtimens !

Pour secouer toutes ces pensées, je sortis de la maison. Dans la rue, il me semblait que tout le monde me regardait, que le marchand était derrière moi; et, pour l'éviter, j'allai plus loin, toujours plus loin. Hélas ! j'emportais avec moi l'accusateur; il était dans mon propre sein, et je ne pou-

vais l'arracher qu'en m'arrachant le cœur.

On n'est jamais plus disposé à faire le mal que lorsqu'on peut l'abriter du prétexte du bien. J'en fis alors l'expérience. Je me dis qu'il fallait me débarrasser de cet argent. Oui, mais je résolus de m'en défaire, non pas en le rendant à son propriétaire, mais en le dépensant pour mon plaisir. Par prudence, peut-être par gourmandise, je me dis que mes emplettes devaient être telles qu'elles ne laissassent aucune trace; ce ne devait pas être des jouets, mais des bonbons. J'achetai donc des fruits. Ils étaient chers, ils étaient verts; je n'osai rien dire, trouvant qu'en fin de compte ils étaient à bon marché puisqu'ils ne me coûtaient rien.

J'ai toujours remarqué qu'on était prodigue du bien mal acquis. On ne se sent pas le droit de le défendre; d'ailleurs, il pèse. Peut-être se dit-on qu'il sera facilement remplacé. On en gaspille une partie, on jouit peu de l'autre; il serait plus vrai de dire qu'on en souffre... Oui, en dévorant mes pêches, je souffrais plus par la crainte d'être vu que je ne jouissais de leur saveur. On a dit que rien n'était doux comme le fruit dérobé. C'est un dicton inventé par le Tentateur; moi j'affirme, par ma triste expérience, que rien n'est amer comme le fruit d'un larcin. S'il est doux, c'est en perspective, mais il est corrosif dès qu'on le porte dans son sein.

Tout en mangeant sans appétit, je me

disais : « Que penseraient de toi tes parents, tes amis, s'ils te voyaient ainsi la bouche et les mains pleines? Pourquoi manger dans les rues? Pourquoi plus de provision qu'il n'en faut pour un enfant? D'où lui viennent tous ces fruits? ne les aurait-il pas dérobés? Ne serait-ce pas un marchand qui lui aurait rendu dix sous de trop?... » Oui, quelque absurde que cela puisse vous paraître, lecteur, il me semblait qu'on devait deviner juste la manière particulière dont cet argent m'était venu ! Tant il est vrai que le péché, non-seulement corrompt le cœur, mais encore trouble l'esprit.

Je mangeai donc mes fruits sur l'heure même, tous, jusqu'au dernier. Je les man-

geais sans plaisir, avec effort; ils me rendaient presque malade, et je ne pouvais m'en plaindre à personne. Que faire? rentrer à la maison? Rendre ce qui me restait d'argent? Non, il aurait fallu confesser ma faute, j'aimais mieux achever de la cacher, c'est-à-dire continuer ma dépense jusqu'à la fin de mon argent.

Pour le faire avec plus de sécurité, j'imaginai de traverser le pont qui me séparait de la ville, et pour cela je dus donner un sou, mais qu'est-ce qu'un sou, quand on en a cinq ou six? Je payai donc et je passai. Arrivé sur l'autre rive, déjà fatigué et sans besoin aucun, j'étais fort embarrassé de savoir comment achever ma débauche. J'étais dans le quartier où les

ouvriers venaient le dimanche boire et manger. Sur chaque porte je lisais : *Vin, bière, café*. Mais je n'osais pas entrer. A vrai dire, je n'en avais pas plus envie que besoin. Mais j'avais de l'argent, il fallait bien l'employer. Une marchande en plein vent me tira de difficulté; moi, grand buveur d'eau à la maison, j'eus la fantaisie de boire un verre de liqueur ! En même temps que cette femme me servait, un charbonnier, les mains sales, la figure noire, le large chapeau étalé sur les épaules, vint se mettre à mes côtés et boire comme moi. Je me sentis un moment son compagnon; je bus. C'était brûlant; je m'arrêtai; mais il fallait bien qu'on crût que je le trouvais bon; j'achevai le tout et je sentis le feu

dans mon gosier et dans mes entrailles. Mais enfin j'avais dix centimes de moins à dépenser. Oh ! que de peine pour me débarrasser des derniers vestiges de mon larcin !

Il me restait donc encore trois ou quatre sous, je ne me rappelle plus lequel des deux, mais je suis sûr que c'était bien trois ou quatre. Et il y a de cela près d'un demi-siècle ! Comme le remords laisse de profonds souvenirs !

Que faire donc de trois ou quatre sous quand on n'a plus ni faim ni soif et qu'on ne veut pas plus les garder dans sa poche qu'un charbon ardent dans sa main ? Tel était mon embarras. Je cheminais seul, la tête basse, dans un quartier désert sur se-

maine, et triste comme un coupable qu'on mène à la prison.

Enfin se présente une occasion d'en finir. Un marchand de petites gourmandises, étalées sur un banc au bord du chemin, tenait un jeu de hasard. Un dé jeté dans un cornet amenait une couleur, un nombre reproduit sur des cartes où le joueur plaçait son argent. Je ne puis vous dire rien de plus précis, car depuis lors je vous assure que je n'ai jamais remis à tel jeu ! Je jouai donc un sou et je perdis. J'en jouai un second et je perdis ; un troisième, le dernier, et je perdis. Je perdis tout et me trouvais enfin les poches vides, l'air bête et le cœur déchiré ! Me voilà donc aussi pauvre que ce matin, bien plus triste, et

sans aucun moyen de réparer ma stupidité!

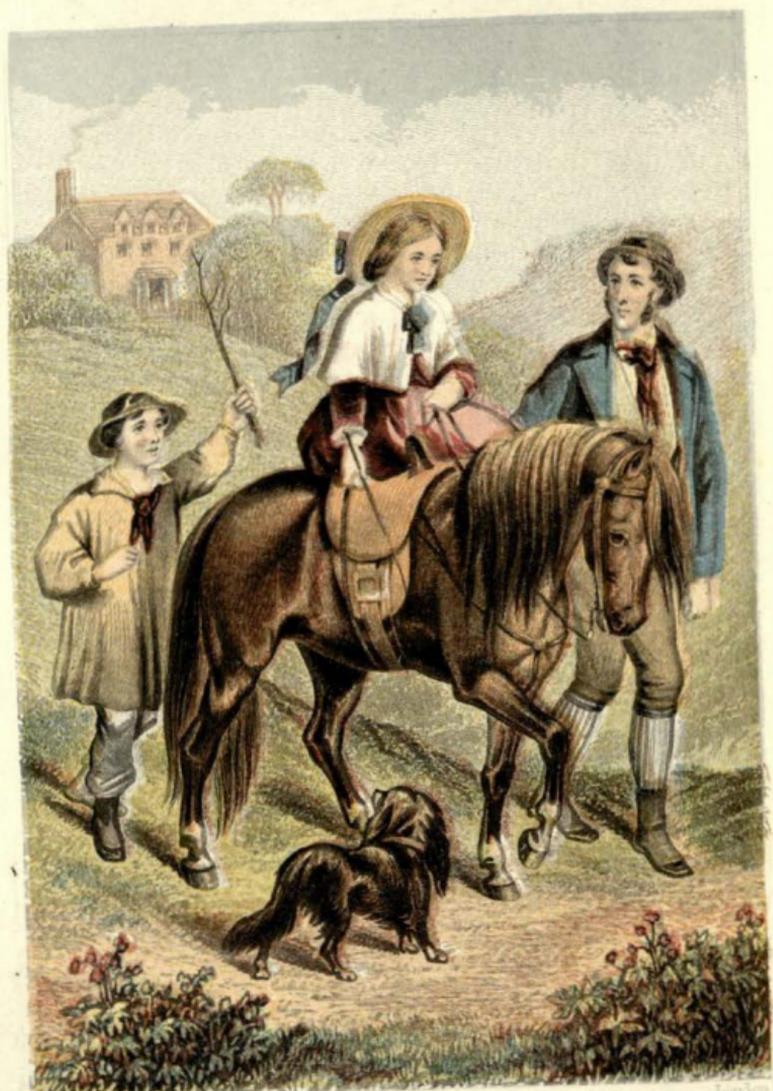
Je repris le chemin de la maison, me demandant ce que je répondrais si mes parents s'informaient d'où je venais. Qui sait, me dis-je, si l'homme aux trente sous ne sera pas venu réclamer en mon absence? Et puis l'air impassible, presque narquois du joueur de dé qui venait de me ruiner, était toujours là sous mes yeux. J'aurais voulu me venger! tant il est vrai que les mauvaises actions et les mauvaises pensées se tiennent toutes par la main! Puis, la conscience s'élargit; on commet des fautes plus fréquentes et plus grossières; mais, heureusement, jamais sans remords!

Je rentrai donc chez mes parents. On ne me dit rien. Personne n'avait réclamé; il semble donc que j'aurais dû tout oublier. Eh bien, non, chaque jour, en passant devant le magasin par moi dépouillé, je me sentais mal à l'aise. Je m'attendais toujours à quelque affront, et cela a duré des années; non pas qu'il me vînt à la pensée que mon larcin fût connu, mais parce que, grâce à Dieu, les fautes ne peuvent jamais complètement s'oublier !

Mais, grâce à Dieu aussi, si l'on se souvient toujours de ses fautes, c'est afin d'arriver au repentir, et par le repentir au pardon. On peut bien rendre dix sous qu'on a dérobés; mais combien d'autres fautes qui ne peuvent pas être réparées

auprès des hommes? Heureux sommes-nous de savoir que Jésus les a toutes effacées auprès de Dieu; qu'aujourd'hui les croyants n'ont plus rien à craindre du passé, et que tout ce qui nous reste à faire, c'est de vivre purement à l'avenir.

CONVALESCENCE



— Maman, à quoi servent les étoiles?
— Mon enfant, pourquoi cette question?
— Parce que le verset de la Bible que
j'ai lu ce matin, dit : « Toutes choses ser-
vent au bien de ceux qui aiment Dieu. »
Moi je ne vois pas à quoi me servent les
étoiles. Et aussi, à quoi sert-il d'être ma-
lade? A quoi sert-il d'être pauvre et d'avoir
faim, sans avoir rien à manger? Je ne
comprends pas tout cela.

— Mon enfant, avant de te répondre, je veux te faire une question : Aimes-tu Dieu ?

— Mais... oui.

— Il me semble que tu en doutes ?

— C'est que tu m'en fais douter en me posant cette question.

— Eh bien, je t'en adresse une autre : Quel est le verset que tu as appris hier matin ?

— Je l'ai oublié.

— Qu'as-tu fait hier tout le jour ?

— D'abord j'ai déjeuné; puis je suis allée ramasser un bouquet au jardin, après ça je suis allée me promener au bord de la mer, je suis revenue et j'ai regardé des gravures au salon; j'ai dîné. Alors Elisabeth

et Francis sont arrivés; nous avons joué à cache-cache; puis goûté, puis soupé; puis voilà tout.

— Et, dans tout cela, qu'as-tu fait pour Dieu?

— Rien.

— Pendant que tu étais au bord de la mer ou dans le salon, à qui as-tu pensé?

— Il y avait sur la mer un grand vaisseau, et je me suis dit comme ça : Oh ! je voudrais bien être dedans, j'irais à Paris !

— Et dans le salon ?

— Dans le salon, j'ai pensé, en regardant les images de ta grande Bible, que les costumes d'autrefois étaient bien curieux. Des robes toutes droites, pas de crinolines ! un voile jusque par terre. C'est

bien moins gênant de ne l'avoir que sur la figure, comme un masque.

— Voilà donc tout ce qui t'est venu à l'esprit hier dans la journée?

— Oh ! encore beaucoup d'autres choses : j'ai pensé à ma poupée ; j'ai pensé à ma robe rose que je mettrai dimanche ; j'ai pensé à toi, à papa, à...

— As-tu pensé à Dieu ?

— Je ne me le rappelle pas.

— Ainsi, en trois mots, voici ta conduite d'hier envers Dieu : Tu as oublié sa Parole apprise le matin ; tu n'as rien fait pour lui dans le jour ; et tu n'y avais pas encore pensé le soir. Oublier quelqu'un, ne rien faire pour lui, est-ce l'aimer ?

— Non.

— Tu vois donc que tu n'aimes pas Dieu. Or, quand la Bible dit que toutes choses servent à ceux qui aiment Dieu, cela ne signifie pas que toutes choses servent à ceux qui ne l'aiment pas.

Maria resta bouche close. Mais elle n'en fut pas moins embarrassée devant cette pensée : A quoi me servent les étoiles ? à quoi bon la maladie ? que nous revient-il d'être pauvre et d'avoir faim ? Sa mère essaya bien de le lui expliquer ; mais, après quelques instants, l'enfant n'écoutait déjà plus. Autant valait se taire ; c'est ce que fit Madame Armand, persuadée que l'expérience était nécessaire pour ouvrir l'esprit et le cœur aux vérités religieuses. La mère pria et attendit.

L'objection de Maria ne lui fatigua pas longtemps la tête. Jouer, chanter, déjeuner, avait pour l'enfant beaucoup plus d'attrait. Aussi se livrait-elle chaque jour à ces plaisirs avec plus d'entraînement : monter à cheval sur un âne, le faire galoper, se jeter par terre, se relever en riant, courir à la mer, se rouler dans le sable, se débarbouiller sous les flots, puis plonger encore, puis crier, sauter, rentrer à la maison joyeuse et affamée. Mais, hélas ! comme on le dit : Les jours se suivent et ne se ressemblent pas. La surabondance de santé amène un abus des forces, et cet abus amène la maladie. C'est du moins ce qui se vérifia dans l'histoire de Maria, forte, joyeuse, animée, fiévreuse et

enfin alitée. Comment elle tomba malade, je ne saurais le dire ; toujours est-il qu'elle l'était sérieusement lorsque sa mère lui dit un jour :

— Mon enfant, te souvient-il de ces paroles de la Bible dont jadis tu me demandais l'explication : « Toutes choses servent au bien de ceux qui aiment Dieu? »

— Oui, maman.

— Les comprends-tu mieux aujourd'hui?

— Non. Je ne vois pas à quoi me sert de souffrir.

— Mon enfant, cela peut t'enseigner à prier Dieu.

— Mais je n'aime pas beaucoup la prière.

— Eh bien, la maladie peut t'apprendre à te détacher des plaisirs...

— Mais, j'aime les plaisirs...

— Alors je dois tout te dire!

— Dis, maman.

— La maladie nous dispose à mourir...

— Oh! je ne veux pas mourir! je ne veux pas mourir! Je ne vois pas pourquoi le bon Dieu me fait souffrir. Je ne lui ai point fait de mal! J'étais bien sage. Je veux guérir, vite guérir!

Hélas! le vœu de Maria ne fut pas exaucé. Ses souffrances s'aggravèrent de jour en jour; et loin d'apprendre à prier, à se confier, à aimer Celui qui lui avait envoyé la maladie, elle répétait toujours :

« Pourquoi le bon Dieu me fait-il souffrir ? cela ne lui sert à rien... et cela ne me fait aucun bien. »

Je ne vous dirai pas que Dieu exauça les prières de Maria, car Maria ne pria pas ; mais je vous dirai qu'au plus fort de ses plaintes, je dirai même au plus fort de ses reproches, un changement subit s'opéra dans sa santé. La crise était passée ; la force lui revint, et quand Maria fut convalescente, il lui sembla qu'elle ressuscitait. Tout lui faisait plaisir, la goutte de bouillon qu'on lui donnait le matin, la bouffée d'air frais qu'on lui laissait respirer le soir. Elle rêvait déjà le jour où l'on lui permettrait de se lever, de descendre au salon, au jardin, de regarder

la mer. Il lui semblait que désormais tout serait plaisir; que la prudence, la modération, la sagesse même lui deviendraient faciles. Sans qu'on le lui demandât, elle promettait tout : de travailler, d'obéir, d'être serviable. Elle attendait avec une certaine impatience les forces, non pour s'amuser, mais pour s'en servir à tout ce qu'on lui proposerait de bon, de généreux; enfin elle aimait tout le monde en sentant la santé lui revenir!

Ces projets pour l'avenir la rendaient si heureuse que sa mère venait souvent s'asseoir près de sa petite couchette, pour causer ensemble de ce qu'elle ferait dès qu'elle pourrait se lever. D'abord on devait, le premier jour, s'asseoir sur le balcon, contem-

pler les flots moutonnés par le vent, regarder les montagnes lointaines, ondulantes, vaporeuses, s'unir aux nuages des cieux, quelques arbres géants se détacher sur la cime des monts, comme des sentinelles au sommet d'un rempart. Puis Maria ferait une promenade à âne sans aller trop loin. Oh ! non, non ! elle ne voulait pas aller trop loin ! Puis, un peu plus tard, on irait faire un séjour à la ferme. Comme il y avait plusieurs lieues de distance, on prendrait le cheval avec la selle neuve ; Maria serait assez forte, elle se tiendrait bien. D'ailleurs Jean, le palefrenier, conduirait la bête par la bride et son fils derrière chasserait les mouches. Sans compter le petit Carlin, qui sautillerait à côté du che-

val et suivrait à pied sa maîtresse. Oh ! ce devait être charmant !

Ce dernier tableau se fixa si profondément dans l'imagination de Maria, qu'il devint le suprême degré de son ambition. Monter à cheval, aller à la ferme assez loin, voyager enfin, oui, voyager, voilà le plus grand plaisir qu'on puisse promettre à un malade déjà convalescent.

Enfin le jour vint où Maria descendit au salon ; le lendemain elle était assise au bord du rivage et jouissait de ce magnifique spectacle, comme si elle le contemplait pour la première fois. Le sable était si fin, si chaud, si facile à mouvoir ! La vague expirante était si calme, la mer si parfaitement unie ! Et puis ces poissons

qui de temps à autre sautaient au-dessus de la surface, comme pour gambader ! Tout, tout, même les coquilles brisées, déposées sur la rive, tout était ravissant !

La grande expédition fut fixée à la semaine suivante, et le lundi Maria était éveillée dès cinq heures du matin ; elle avait déjà fait sa prière tout entière et sa toilette à moitié quand sa mère entra dans sa chambre.

— Que l'air est doux ce matin, dit Maria ; il me semble que je le bois comme du vin blanc ! C'est encore meilleur ; plus léger, plus délicat, sans compter que je vais en boire toute la journée !

La toilette finie, le déjeuner fut pris. Oh ! il n'était pas nécessaire de faire bouillir le

lait ! il était si bon froid ! Inutile d'y mettre du sucre, donnez-moi seulement du pain ! Comme il a bon goût ! Oh ! je garde ces miettes pour mon petit cheval.

On mit la selle et la bride à la monture. Le palefrenier tint l'étrier, et Maria, montée sur une chaise, fut juste assez grande pour s'élançer sur l'échine souple de son noble coursier. La voilà donc assise, partie ; le cheval marche au pas ; le petit chien court, sautille et aboie de plaisir. Jean tient gravement la bride ; son fils frappe légèrement la bête et crie modérément : Hue ! hue ! Tout est parfait ; Maria jouit, triomphe ! Respirer l'air pur du matin sans avoir même la peine de marcher ; être à cheval se sachant assez légère et sa mon-

ture assez forte pour ne pas la fatiguer; se voir guidée par un brave et solide serviteur, suivie par un enfant dont la joie se manifeste en sifflant, tout cela formait à Maria un cortège de bonheur. C'était bien les mêmes paysages qu'elle avait vus jadis; mais ils n'avaient jamais été si beaux! Comme cette herbe était verte! comme ces montagnes étaient hautes! comme ces fleurs sentaient bon! Et ces oiseaux joyeux, voltigeant autour d'elle, ne semblaient-ils pas venus pour l'accompagner?

Pour ne pas trop se fatiguer, on descendit dans une petite auberge et l'on y passa le reste du jour. Vers le soir on se remit en route et l'on voyagea pendant une

heure. L'air n'était plus si chaud, la poussière respectueuse s'était abattue; le cheval, bourré d'avoine, trottait plus volontiers; tout allait encore mieux que le matin. Mais un spectacle nouveau pour Maria devait ajouter au charme inexprimable qu'elle avait ressenti toute la journée. Maria, encore jeune et fille de parents riches qui soignaient beaucoup sa santé, Maria s'était jusque-là toujours couchée de très bonne heure; elle ne s'était jamais trouvée en voyage de nuit, sur un cheval, à ciel découvert. Quand donc, après le coucher du soleil, elle leva pour la première fois son regard vers le ciel étoilé, quand elle vit là-haut, bien loin, de toutes parts, des milliers de points lumineux tremblotants, oh!

alors Maria resta muette d'admiration ! elle regardait toujours ; son œil semblait s'efforcer de pénétrer dans la profondeur des espaces ; elle aurait voulu percer les cieux du regard ! Que c'était beau ! que c'était grand ! Et tout cela vivait, scintillait ! tout cela parlait, non pas à l'oreille, mais au cœur ! Maria saisie ne bougeait plus, ne parlait plus ; les mots lui manquaient ; mais ses yeux se mouillèrent ; des larmes descendirent le long de ses joues jusqu'à ce qu'enfin sa voix émue éclata en sanglots.

— Qu'avez-vous ? lui dit Jean.

Impossible à Maria de répondre.

— Qu'avez-vous, Mademoiselle ?

— Je ne sais pas.

— Souffrez-vous?

— Non.

— Pourquoi donc pleurez-vous?

— Je pense que c'est de joie.

— Mais pourquoi pleurer de joie?

— Ce ciel est si beau, mon voyage si agréable ! Depuis que je me sens revenir à la santé, tout me semble mieux, tout m'intéresse. Les mêmes choses me plaisent bien davantage. Ah ! cette maladie m'a été vraiment bonne ; elle m'a donné la convalescence, et la convalescence a doublé mes plaisirs. Maintenant je sens qu'il y a du bonheur à vivre et je comprends le passage que maman m'a fait apprendre : « Toutes choses (même la souffrance) servent à ceux qui aiment Dieu. »

LE PRÉJUGÉ

Il est des gens qui, d'avance, sans avoir ni vu, ni touché, ni entendu, décident que les personnes et les choses doivent être telles qu'ils les ont imaginées. Les yeux fermés, les mains dans les poches, sans faire un pas, ils jugent de tout, prononcent sur tout, et quand choses et personnes présentes sont tout autres qu'ils ne les avaient rêvées, ces rêveurs n'en gardent pas moins leur opinion ; ils partent de ce principe qu'ils n'ont pas pu se tromper ; ils

ont des yeux pour ne pas voir, des oreilles pour ne pas entendre ; oreilles et yeux bouchés par le préjugé.

Qui sont ces gens-là ? Sans que vous vous en doutiez, c'est vous, c'est moi ; et comme ces jugements précipités et tenaces sont très fâcheux, il est bon de se prémunir contre eux ; c'est pourquoi je vais vous citer quelques-unes des victimes qu'ils ont faites, votre serviteur le premier.

Je suis dans ce moment à Londres ; mais n'ayez pas peur, je ne vous parlerai pas de l'Exposition universelle. Loin de là, je viens vous dire un mot d'une exposition toute petite, posée en face de la grande. L'apparence de cette jeune sœur est si chétive, le prix d'entrée si modeste (gra-

tis), que je jugeai d'avance qu'elle ne méritait pas d'être vue. Il fallut qu'un ami me la recommandât fortement pour me décider à la visiter. Je fis un effort, je luttai contre le préjugé que ce qui ne coûte rien ne vaut rien, et j'en fus bien récompensé. Je trouvais là, réunis, les objets les plus précieux envoyés par des lords, princes et monarques, pour satisfaire la curiosité publique. Je serais allé dans tous les châteaux et palais des Trois Royaumes, j'y aurais demandé à voir ce qu'il y avait de plus rare et de plus beau qu'on ne m'aurait pas montré autre chose que ce qu'il me fut alors accordé de contempler gratuitement ! N'avais-je donc pas eu tort de juger d'avance que tout ce qui était gratuit ne valait rien ?

Sans doute, car à ce compte l'eau ne vaut rien, l'air ne vaut rien, le soleil ne vaut rien, et l'Évangile, le salut, ne valent rien. Il est vrai qu'ici le donateur c'est Dieu, et malheureusement on ne suit guère, j'en conviens, son exemple ici-bas. Sous un don offert on soupçonne toujours un intérêt caché. Le préjugé contre la gratuité est si bien établi, qu'un jour un seigneur français offrit la gageure qu'il irait dans les rues de Paris présenter au public des écus de 6 francs pour 5 sous, et qu'il n'en vendrait pas un ! Le pari fut accepté. Notre plaisant prit une brouette, la remplit d'écus et poussa devant lui jusque sur le pont Neuf. Là, à côté des marchandes de pommes à un sou le tas, il se mit à crier : « A 5 sous

les écus de 6 francs ! à cinq sous ! A cinq sous les écus de 6 francs ! à cinq sous ! » Et toujours le même refrain. Un passant lui sourit d'un air malin et poursuivit sa route. Une femme s'approcha, prit une pièce, l'examina pour la rejeter ensuite avec dédain. Quelques gamins se regardèrent les uns les autres, tournèrent autour de la brouette, et bientôt, fatigués de cette comédie, allèrent jouer au bouchon leurs pièces de 2 liards. Et le prince de crier toujours : « A 5 sous les écus de 6 francs ! à 5 sous ! »

Or, savez-vous combien le soir il avait vendu d'écus de 6 francs à 5 sous pièce ? Pas un, pas un seul !

Un passant, qui se croyait plus fin que

les autres, dit au généreux marchand :

— A 5 sous la pièce, cela fait 24 pour 6 francs. J'en prends 23, et je vous en laisse un en paiement.

— Non, je ne les vends ni à la douzaine ni au quarteron. Je les vends à la pièce. Voulez-vous un écu de 6 francs? prenez-le; c'est 5 sous. Allons, messieurs et dames, à 5 sous les écus de 6 francs!

— Ah! vous voyez, c'est une défaite; les pièces sont fausses!

Et la foule se retire en riant, bien persuadée qu'on vient de mystifier le vendeur. Le fait est que les écus étaient de bon aloi. Le seigneur avait parié qu'il n'en placerait pas un seul pour 5 sous, et le seigneur gagna son pari.

Ce premier préjugé vaincu, j'entrai donc gratuitement dans l'exposition gratuite, me promettant bien à l'avenir de ne pas juger sur la première apparence, encore bien moins avant d'avoir rien vu. Vous allez juger si ma promesse était vaine. Le premier objet qui me frappa fut une immense glace encadrée d'une bordure. Jamais je n'avais vu de verre plus uni, plus pur, plus transparent. J'allai m'y regarder, et, au lieu de m'y voir, c'est une dame que j'y vois ! Était-ce un miroir magique qui, en face d'un homme, réfléchissait une femme ? Non, et la même méprise commise par moi en 1855, à Paris, cette fois me tira d'erreur. La présence du cadre m'avait fait supposer le miroir, mais je n'avais pas

pensé à une glace sans tain. « La glace, me dis-je, n'est pas étamée, mais elle n'en est pas moins belle, pure, transparente. » Ce disant, je porte ma main sur le magnifique verre... et je ne touche rien ! je palpe le vide ! Pas plus de glace devant moi que dans ma poche ! La glace était dans mes yeux, ou plutôt dans mon préjugé ! Un cadre vide entourait simplement une entrée. En effet, jamais verre ne fut plus net, ni mieux nettoyé ! Que de gens qui, comme moi en cette occasion, préjugent sur la bordure, sur l'étiquette et sur le nom ! Que la bordure soit dorée, l'étiquette grande, le nom retentissant, cela leur suffit, le tableau, la pièce, le personnage à leurs yeux deviennent excellents !

Cette erreur de ma part me rappelle celle d'un autre. Vous allez voir que je ne suis pas la seule dupe du préjugé. Un promeneur regardait dans un jardin une statue sur le soc de laquelle étaient gravés ces mots : AU SAUVEUR DE LA PATRIE. Il se demande quel est ce personnage. Ce qui l'embarrasse, c'est que ledit sauveur est une jeune femme, une rose à la main et un sourire sur les lèvres. Notre curieux regarde de plus près, passe derrière, revient devant, se frappe le front et dit : « C'est Jeanne d'Arc ! évidemment c'est Jeanne d'Arc, qui sauva la France ! Il est bon de connaître l'histoire. » Et il passe son chemin. A deux pas de là, un autre piédestal et une autre statue. Cette fois l'in-

scription était plus claire : VÉNUS. Qui donc ignore la mythologie jusqu'à ne pas savoir que Vénus est la mère de Cupidon, en même temps que la reine de la beauté? Mais ce qui déroutait un peu notre spectateur, c'est que la statue avait une chaîne rompue rivée à ses deux bras. Que pouvaient signifier ces liens? M'y voici, dit le savant d'occasion : c'est la chaîne de l'amour, elle est rompue pour montrer sa fragilité. C'est bien cela; c'est parfait!

Le promeneur en était là lorsque le jardinier, occupé de mettre en ordre son parterre, s'approcha. En voyant notre promeneur en extase devant la statue, il y porta lui-même les yeux, et dès le premier regard il se frappa la tête de la main.

— Maladroit que je suis ! s'écrie-t-il.

Et en même temps il enlève les deux statues de leur piédestal, les pose à terre, puis, les reprenant une seconde fois, les place l'une sur le soc de l'autre et s'en va.

Le promeneur, surpris, embarrassé, regarde de nouveau, et cette fois sous la jeune femme, une rose à la main, un sourire sur les lèvres, il trouve le nom de Vénus ; tandis que sur l'inscription : Sauveur de la patrie, il voit un esclave nu, brisant ses chaînes ; enfin Spartacus.

Vous croyez peut-être qu'il reconnut et confessa sa sottise ? Du tout ! Il ajouta :

— Je savais bien qu'il y avait là quelque chose de travers ! Cette rose aux mains de Jeanne d'Arc, ça n'allait pas ! des chaî-

nes à la Beauté non plus ! Voilà ce que c'est que d'avoir du discernement.

Hélas ! le pauvre homme ne s'arrachait au préjugé que pour céder à la vanité ! C'est ce qu'on appelle tomber de Carybde en Scylla.

Vous me direz que c'était un ignorant, et que, grâces à Dieu, vous savez un peu mieux votre histoire romaine. Soit. Voici donc de jeunes étudiants, peut-être aussi savants que vous. Un professeur de botanique, pour aider sa mémoire ou sa science, avait coutume, au lieu de parler, de lire des notes à ses élèves dans un jardin, en face des plantes qu'il s'agissait d'étudier. Il avait soin de faire disposer d'avance par le jardinier les pots à fleurs dans

l'ordre exact de son écrit. Le professeur lisait ses pages et les élèves regardaient les plantes, pleins de confiance en leur maître. Mais un jour le maladroit jardinier mit un vase de plus en tête de la ligne. Quand la leçon commença, ce vase intru reçut les explications destinées au suivant, et ainsi des autres jusqu'au dernier; si bien qu'il y avait encore une fleur, mais le professeur n'avait plus rien à lire. Il resta court. Alors devint manifeste que le maître avait parlé à faux et les élèves compris de travers, du commencement à la fin. Ces jeunes gens convinrent-ils qu'ils s'étaient trompés en croyant bien comprendre? Non, pas plus que notre promeneur. Ils se contentèrent de jouir de l'embarras de leur

maître. Vous voyez qu'il est bien difficile d'ouvrir les yeux à des gens que blesse la lumière. Eh bien, soit! fermez les yeux, mais que ce soit dans des occasions telles que la dernière que je vais vous raconter.

Quand j'étais jeune garçon, ma mère me donnait pour mon goûter un gros morceau de pain et un petit morceau de fromage; mais quelquefois, par exception, elle ne m'accordait que du pain sec. Que faire alors? Pleurer? Je n'y aurais gagné qu'une peine de plus. Par quoi donc remplacer le gruyère absent? En philosophe, voici comment je m'y prenais : je détachais du croûton un petit carré de mie, coupé bien proprement. Je mettais ce fragment dans la main gauche, je gardais la grosse pièce

dans la main droite, et alors fermant les yeux, à force d'imagination, je tâchais de me persuader que je savourais ma bienheureuse pitance.

Eh bien, mes amis, quand vous manquerez de quelque douceur au festin de la vie, usez de mon stratagème : en dégustant le strict nécessaire, tâchez d'en tirer tout le bonheur qu'il renferme ; appelez l'imagination à votre aide, fermez les yeux, et vous trouverez un goût de fromage à votre pain.

QUAND J'ÉTAIS PETIT

8.



J.M. Krausheim & Co

London

Quand j'étais petit, — il y a longtemps de cela ! Quand j'étais petit, — oh ! c'était alors le bon temps ! Donc, quand j'étais petit... Hélas ! je ne le serai jamais plus ; mais je veux au moins ressusciter ce passé par le souvenir.

Quand j'étais petit, d'abord il me semblait que je ne deviendrais jamais grand. Les hommes faits me semblaient appartenir à une race différente de celle des enfants ; devenir moi-même un homme m'ap-

paraissait impossible ; les années pour moi étaient des siècles. Or vingt siècles à parcourir, c'était bien long... Hélas ! aujourd'hui j'en juge tout autrement. Vingt ans me sont plutôt vingt mois, vingt jours ! L'an passé, c'est hier ; l'an prochain, c'est demain ! Et de ce demain je ne suis pas assuré. Que les jours étaient longs quand j'étais petit ! Que les années sont courtes depuis que je suis grand !

Quand j'étais petit, je pensais beaucoup à moi-même, et je trouvais tout simple que les autres y pensassent aussi. Dans mes dangers, tout le monde, me semblait-il, aurait dû venir à mon secours ; dans mes succès, tout le monde m'admirer ; et si je ne faisais rien, je jugeais en-

core tout naturel qu'on m'approuvât, puisque je n'étais qu'un enfant. Etre un enfant m'apparaissait comme une excuse aux plus grosses bévues, un droit à l'aide des grandes personnes et une exemption de tous les devoirs. Quoi qu'il y eût à faire ou à dire de difficile ou de périlleux, je me retranchais toujours derrière cette pensée : Ce n'est pas à moi d'agir ou de parler ; cela regarde les grands. Oh ! combien alors j'étais content d'être petit !

Quand j'étais petit, tout ce que je faisais était à mes yeux digne d'éloge. Je croyais courir mieux que les autres, jouer mieux que les autres, dormir mieux que les autres. Je me jugeais de plus haute taille que les enfants de mon âge. Un jour mon

frère jumeau, placé devant moi, me prouva le contraire en regardant par-dessus ma tête. Il était plus grand que moi, et depuis des années que nous vivions ensemble, je ne m'en étais pas aperçu ! Oh ! quelle vanité quand j'étais petit !

Quand j'étais petit, je faisais des projets pour l'avenir, et tous mes projets réussissaient en espérance. Il faisait toujours beau temps pour moi dans l'avenir ; je me portais toujours bien dans mes voyages futurs, et en toutes choses j'étais le premier. Je ne pouvais rien entreprendre (j'entends en projet) sans surpasser tous mes rivaux, et ces rivaux je les imaginais assez magnanimes pour m'admirer eux-mêmes ! Je me rappelle qu'un jour je m'é-

tais fait roi dans l'avenir. J'avais une cour, on y chantait ma gloire, et je me donnais le plaisir d'en chasser les flatteurs pour m'attirer des louanges sur mon humilité! Et, chose étrange! à côté de ce rôle de modestie, un rôle de magnanimité me souriait aussi; je me plaisais, dans mon royaume en perspective, à distribuer de grandes faveurs : à celui-ci une province, à celui-là un titre, un grade, une place. Pour me préparer à la pratique de cette munificence, j'allais dans la basse-cour répandre sur les poulets les graines dont on avait rempli mes mains. Je me croyais généreux en donnant ce qui ne me coûtait rien! Mais tout cela quand j'étais petit.

Quand j'étais petit, j'aimais beaucoup la

vertu, dont tout le monde et tous les livres faisaient l'éloge. J'aurais voulu être déjà grand pour être vertueux, pour accomplir de belles actions. Je me rappelle même qu'après avoir lu *Numa Pompilius*, de Florian, j'étais épris d'un tel amour pour la vertu, qu'un jour, muni de craie blanche, j'écrivis sur toutes les planches, portes, murailles qui passaient devant moi, ce beau mot : Vertu, vertu, vertu ! Et, chose bien curieuse ! tout en admirant la vertu, je faisais mille sottises le plus tranquillement du monde ! Aimer, projeter le bien, de ma part c'était être bon ; mais l'accomplir, l'accomplir de suite, non, jamais l'idée ne m'en est venue quand j'étais petit.

Je me trompe; j'en conçus une fois le désir, et voici à quelle occasion. J'avais lu dans un livre une critique si vive des gens qui mangeaient de la viande et devenaient ainsi les meurtriers d'innocents animaux, que je résolus de vivre désormais de simples végétaux. Il est vrai que j'aimais beaucoup les fruits et les confitures. Je pensais aussi que ce serait un bon moyen de me faire remarquer trois fois par jour que de me priver d'une nourriture tant estimée par les autres convives. Cette vie dura toute une semaine. Voilà mon seul accès de vertu pratique quand j'étais petit.

Plus tard, mais toujours quand je n'étais pas grand, j'en vins à me compter

pour autant de vertus les défauts dont je me croyais exempt et que je découvrais chez les autres. J'étais fier de n'être pas comme ces voleurs de grands chemins, comme ces ivrognes toujours au cabaret; j'étais fier de n'avoir pas la vanité ruineuse du luxe que j'entendais reprocher aux riches, l'orgueil insolent dont on accusait les princes. Tous les vices qui me manquaient et tous les défauts qu'avaient les autres étaient pour moi un cortège de vertus. C'est du moins ce que je pensais quand j'étais petit.

Un jour, je découvris dans un livre que tous les hommes étaient méchants, et je me donnai la satisfaction de mépriser tous les hommes. Il y avait, à mon jugement,

deux êtres dans ce monde : d'abord moi bon; ensuite le genre humain mauvais. Cela flattait singulièrement mon amour-propre. Mais, un autre jour, je m'avisai d'une réflexion; c'est que ma petite personne était comprise dans le genre humain, et que dès lors moi, partie, je ne valais pas mieux que le tout. Cette pensée tomba dans mon esprit comme un coup de marteau sur ma tête; j'en fus tout abasourdi. Mais à la fin, fier encore de l'avoir découverte, je me sus gré de ma pénétration et de mon humilité. Je reconnus avec une satisfaction intérieure que j'étais mauvais comme le genre humain. Mais l'idée de mieux faire ne me vint pas, et je restai toujours le même, quand j'étais petit.

A présent que je suis vieux, je me demande pourquoi je prends plaisir à raconter mes mauvaises pensées et mes mauvaises actions de quand j'étais jeune? Après y avoir réfléchi, je crois pouvoir répondre : C'est qu'aujourd'hui je ne crois plus être la personne de jadis. Il me semble que ce sont les sottises d'un autre que je raconte, et je me garderais bien de dire ici les sottises que je fais maintenant! Oui, je m'accuse dans mon enfance, pour donner à entendre que je vaux mieux dans mon âge mûr.

Et vous, jeunes lecteurs, pourquoi prenez-vous plaisir à m'entendre confesser le mal que j'ai fait? Seriez-vous bien aises d'avoir découvert que les grandes person-

nes d'aujourd'hui ont commis comme vous des sottises dans leur jeunesse? Espérez-vous vous excuser sur les fautes d'autrui? Ecoutez votre conscience; elle vous dira que nous ne sommes pas bons, parce que les autres sont mauvais comme nous; et alors vous reconnaîtrez que je viens de vous faire l'histoire des petits de jadis et des petits d'aujourd'hui; hélas! des grands et des petits de tous les siècles et de tous les pays, vous compris.

L'ÉCOLIER ET LES FOURMIS

Pendant mes études de grec et de latin, j'ai toujours eu du goût pour l'histoire naturelle, en particulier pour l'étude des insectes, et je suis persuadé qu'avec de meilleurs yeux, plus d'esprit et moins de paresse, j'aurais fait dans cette science de grands progrès. On en jugera par le récit de mes découvertes sur mes amies les fourmis.

Et d'abord, qu'on ne s'étonne pas de m'entendre appeler ces petites bêtes mes

amies ; car, sans que vous vous en doutiez, les fourmis sont à bien des égards plus rapprochées de l'homme que beaucoup d'autres animaux que nous honorons de notre amitié. Il y a plus de ressemblance, par exemple, entre ces insectes vivant en société, construisant des villes, dressant des serviteurs, rassemblant des troupeaux, trayant leurs vaches-pucerons, et nous hommes, rois de la création, qu'entre nous et les singes qui se moquent de leurs maîtres, en feignant de les imiter. Au reste, un jour, si j'ai de meilleurs yeux, plus d'esprit et moins de paresse, je vous raconterai l'histoire d'une fourmilière, et vous verrez qu'à bien des égards les citoyens de cette république sont sur quelques points

nos égaux, et sur d'autres, nos supérieurs. Ce qui va suivre vous montrera du moins que moi, membre de la famille humaine, hélas ! j'ai plus d'une fois été dépassé dans mon activité par l'insecte qui rampait à mes pieds

Autant j'aime l'histoire naturelle, aussi peu j'aime le latin. La vue de ma grammaire de Lhomond a toujours produit sur moi l'effet d'une médecine : elle me soulève le cœur. Vous ne serez donc pas étonnés, en apprenant que j'ai toujours pris de ce remède à mon ignorance le plus rarement possible, et qu'après en avoir accepté une faible dose de la main de mon professeur, je rejette le livre sans trop m'inquiéter de ce qu'il devient.

Ceci vous expliquera comment un jour où je devais étudier le verbe *amo*, je ne pus pas trouver la grammaire que je cherchais partout, excepté dans le coin où la veille je l'avais jetée sans souci ni regret. J'ouvris mon pupitre, je retournai mes cahiers, je regardai sous les meubles sans jamais la découvrir. Enfin, persuadé que de plus longues perquisitions seraient vaines, je me résignai volontiers; j'arrondis mon bras droit sur mon bureau, je posai ma tête fatiguée sur ce traversin improvisé et je regardai nonchalamment la muraille contre laquelle mon pupitre s'adosait.

J'étais dans cette bienheureuse position si favorable à la méditation et au som-

meil, lorsque je crus apercevoir contre ce mur une ligne de points noirs mouvants ; je m'approche et je reconnais une file de fourmis se dirigeant vers une planche posée en rayon au-dessus de ma tête ; et en suivant des yeux la direction de cette armée, mon regard vint tomber sur un énorme pot de confitures. Aussitôt ma fatigue fut passée. Prendre une chaise, monter dessus pour étudier les rapports des fourmis avec la confiture fut aussitôt accompli que pensé. Je choisis le siège le plus élevé, je l'escalade d'une enjambée, et mon premier regard sur la planche tombe, chose horrible ! sur ma grammaire latine. Heureusement c'était trop tard. J'avais un bon prétexte pour ne pas l'ouvrir ; il ne s'a-

gissait plus de me reposer ; non, mais d'étudier la nature. Je laissai donc le livre, et je suivis les fourmis.

Les fourmis, parvenues au rayon, escadaiient le pot, passaient entre son bord de faïence et les plis de la couverture de parchemin, puis se plongeaient dans l'abîme des délices, où chacune puisait à discrétion, c'est-à-dire sans en plus ressortir. J'étais extasié devant leur habileté. Comment, tandis que moi, homme en herbe, moi créature intelligente, moi membre de la race reine du monde ; enfin comment moi, être raisonnable, n'avais-je pas su découvrir une grammaire latine posée sur la même planche où les fourmis avaient bien découvert la confiture ? Cela me re-

mit en mémoire ce vers de la Fontaine :

Le plus bête des trois n'est pas celui qu'on pense.

Toutefois mon admiration pour les fourmis n'alla pas jusqu'à leur sacrifier ma confiture. J'éprouvais juste assez de compassion pour laisser vivre leur tribu, mais pas assez pour leur abandonner mon désert. Je pris donc l'énorme pot à deux mains, je l'appuyai contre ma poitrine et je le descendis pour le mettre à l'abri d'une nouvelle invasion. Il fallait dans ce but l'éloigner de la muraille, et je le déposai sur une table au milieu de la chambre. Le soir, les fourmis avaient disparu du rayon; une seule, arrivée trop tard, y cherchait encore le trésor enlevé... Je lui présentai ma

grammaire latine ; honteuse, elle partit et ne revint plus. Cette fois, je triomphais de ma supériorité.

Le lendemain, comme j'avais négligé ma leçon de la veille, je résolus d'étudier deux verbes pour un. Je me remis en quête de ma grammaire ; chose étrange ! je la cherchai encore en vain ! Je ne la trouvai ni dans mon pupitre, ni sur la table, ni même sur le fameux rayon. Je fus un moment tenté d'en accuser les fourmis. N'était-ce pas elles qui m'avaient fait perdre mon temps pour soustraire la confiture à leur dévastation ? Mais enfin je compris que, ne vivant pas de latin, elles étaient excusables et, heureux de ma généreuse réflexion, je repris ma position favorite sur

la table, le bras arrondi, la tête inclinée, le regard errant... lorsqu'à ma grande surprise je vis l'ennemi revenir à l'assaut. Oui, les fourmis gravissaient sournoisement les flancs du pot de confitures. Je crus d'abord que ce n'étaient là que trois ou quatre traînards restés en route depuis la veille; mais non; c'était donc bien une nouvelle attaque. Par où donc les assailantes avaient-elles passé? Plus de murailles pour échelle; plus de rayon pour cachette; comment étaient-elles parvenues sur une table isolée?

Pour le découvrir, je me rendis à l'entrée de la fourmilière, c'est-à-dire au pied de la muraille, et là je me promis de suivre pas à pas la marche silencieuse de mes adver-

saires. D'abord je vis qu'elles traversaient la chambre, se cachant entre les carreaux. Arrivées à la table, elles en escaladaient le pied; et au sommet de ce pied, elles pénétraient dans le tiroir. Pour les suivre jusqu'au bout, j'ouvre celui-ci; et tandis que les fourmis le traversent pour atteindre la confiture, je découvre au fond de ce même tiroir la grammaire égarée. Mais, entraîné par mon ardeur pour ma nouvelle étude, je marche du regard à la suite de la longue armée qui, bientôt victorieuse, entre sans tambour ni trompette dans le pot de raisiné. N'admirez-vous pas cette petite bête plus habile que moi, grand garçon, et qui trouve son chemin dans le tiroir fermé où je n'avais pas su trouver mon livre? Je

fus si satisfait des fourmis ou plutôt de moi-même, que, pour l'heure, j'en oubliai mon latin et poursuivis mon étude d'histoire naturelle. Sans crier victoire, sans arborer d'étendard, sans fanfare de clairon, l'armée pénétra par toutes les portes, et sans doute elle aurait saccagé la délicieuse Capoue, si moi, nouvel Annibal, je n'étais venu au secours du stupide pot qui se laissait bêtement dévorer ! J'en arrachai le couvert ; j'enlevai délicatement les voleuses de la croûte sucrée et, tenant le trésor dans mes bras, je me demandai de nouveau comment je m'y prendrais pour le mettre à l'abri de tout danger ? Semblable au poète qui cherche une rime, je levai les yeux au ciel et j'y vis le plafond. Le

plafond ! heureuse idée ! véritable inspiration ! Je me dis : Je vais enfoncer un clou dans cette poutre ; à ce clou j'attacherai une corde, et à cette corde je suspendrai le pot ! Plus de muraille, plus de pied de table pour conduire à la confiture isolée dans les airs ; véritable lustre où va briller mon éclatant esprit !

Je l'avoue, j'y mis de l'amour-propre. Je ne tenais pas tant à conserver mon raisiné qu'à vaincre mes adversaires, et je m'occupai de chercher un clou, un marteau, une corde, heureux d'avoir quelque chose à faire qui me dispensât d'ouvrir ma grammaire. Cette grande œuvre terminée, je me jugeai digne de repos et j'allai me coucher.

Le lendemain, la première pensée qui me vint à l'esprit fut celle de mon heureuse invention. Je m'habillai à la hâte et descendis pour jouir de mon succès. J'arrive et trouve, comme on pouvait s'y attendre, mon pot toujours suspendu, et pas la moindre trace de fourmi, ni sur la muraille, ni sur la table, ni sous le pot, puisque sous ce pot il n'y avait que l'espace vide. Heureusement mes ennemies n'avaient pas d'ailes. J'aurais bien aimé jouir de mon triomphe de plus près et ouvrir le pot, mais depuis deux jours je n'avais pas ouvert mon livre et je jugeai sage d'étudier un peu avant de m'amuser. Je me mis donc encore en quête de ma terrible grammaire. Cette fois je crus à la sorcellerie!

Ni dans le bureau, ni sur la table, ni dans le tiroir, ni parmi les cahiers, ni sur le rayon, nulle part, nulle part dans la chambre le livre qui semblait me fuir ! Je me promis cette fois que si je le retrouvais, je le mettrais toujours à la même place et que, dussé-je le tenir dans ma poche, je ne le perdrais plus !

Satisfait dans ma conscience de cette bonne résolution, je crus pouvoir prendre un instant de relâche dans mes recherches et, pendant ce court moment, examiner mon pot de plus près. Je pris une chaise, la posai sur la table et je tirai la table juste sous mon lustre de nouvelle invention. Je monte, je lève la tête, je tends le bras ; de la main je saisis la corde de suspension et

là j'examine l'état des choses. Honte, honte à moi, représentant de la nature humaine ! une fourmi m'avait vaincu ! L'armée des Cosaques noirs était encore là ! Sans muraille, sans rayon, sans table, les fourmis avaient atteint les confitures ; elles s'y plongeaient et replongeaient d'autant plus à l'aise que cette fois j'avais jugé superflu d'y remettre un couvert.

J'étais là confus, humilié, me demandant toujours comment l'ennemi avait pu parvenir jusqu'ici, lorsque je sentis à ma main droite qui tenait le cable de suspension une piqûre qui me fit lâcher prise. Je regardai mon doigt et j'y trouvai... quoi ? une fourmi ! Le mystère m'était dévoilé : c'est par la corde que les fourmis étaient

descendues du plancher dans le pot. Et moi qui croyais avoir presque inventé un astre, créé un soleil racontant ma gloire aux passants, je me sentis encore dépassé par l'insecte découvrant la ficelle de mon génie!

Mais non, me dis-je, je vaincrai, quoi qu'il m'en coûte de temps et de peine! Dussé-je y passer ma journée, je trouverai le moyen de conserver ma confiture! Ce disant, je me dresse sur la pointe des pieds pour découvrir plus haut le chemin tenu par les fourmis; mon regard suit la corde, la poutre, le plafond, et là, par une fente, il plonge dans la chambre supérieure. — Le dirai-je? Oui, je confesserai ma honte jusqu'au bout! Là, sur le revers des plan-

ches où nos voyageuses avaient réussi à gravir, j'aperçus ma grammaire que je n'avais pas su trouver ! Hélas ! oui, je l'avais laissée par terre dans la chambre supérieure. J'en avais bien eu le soupçon ; mais la paresse m'avait retenu et le courage m'avait manqué pour monter jusqu'au point où les fourmis elles-mêmes n'avaient pas craint d'aller ! Toujours plus confus, je me promis bien cette fois de surmonter ma paresse, ne fut-ce que pour me sentir au-dessus de la fourmi.

Je détachai la corde, je descendis le pot et je méditai profondément sur le stratagème à suivre pour isoler tout à fait mon raisiné. A bout d'invention, j'eus un moment la pensée de le manger. Mais il y

en avait trop. Que faire, que faire pour conserver ma provision? Le besoin est le père des découvertes, il fit jaillir en moi une idée lumineuse. D'abord, me dis-je, je ne veux plus aucun point de suspension. Mais comment éviter un point d'appui? Le voici : Je vais mettre le pot dans une assiette; je poserai l'assiette sur la table, et pour isoler la confiture je verserai de l'eau dans l'assiette au pied du pot; si bien qu'avant d'y parvenir, il faudra se noyer! N'est-ce pas admirable? Noyer son ennemi et conserver sa confiture! sans compter la gloire d'avoir enfin vaincu la fourmi!

Toutes mes batteries furent dressées et j'attendis.

En avançant, mon histoire devient si

merveilleuse, que je commence à craindre que le lecteur ne la prenne pour un conte. Je dois donc m'interrompre ici pour protester de la vérité de tous les faits que j'affirme ; et si vous en doutez encore, je vous renvoie aux savants qui nous ont parlé des fourmis : Réaumur, Huber, Flourens et tant d'autres vous présenteront des faits encore plus étonnants. Cela dit, je continue.

Voilà donc mon pot de confiture, comme un château du moyen âge, posé sur une hauteur, la table, et entouré d'un fossé liquide, l'eau versée dans l'assiette. Pas le moindre pont-levis pour traverser. J'allai donc me coucher tranquille, et toute la nuit j'eus le bonheur de voir, en rêve, des

fourmis arrêtées par les flots, en face des flancs escarpés du château fort et les plus hardies englouties dans l'abîme! Au milieu de ces douces images, je m'éveillai et je descendis. Je cours au pot que cette fois j'avais clos d'une feuille de papier, et la première chose que je vois sur le couvert, c'est une fourmi! Je crus cette fois qu'une main moqueuse avait déposé là cette ennemie; je le crus d'autant plus qu'en regardant la table, l'assiette, le pot et le fossé rempli d'eau, je ne découvris aucune trace d'un nouvel assiégeant; ce n'était donc pas par le bas que l'insecte était venu. Par où donc?... La réponse me tomba du plafond sur le papier sous la forme d'une fourmi; puis une autre, puis une autre.

En l'absence de la corde, les intrépides avaient persévéré à gravir la muraille, à franchir le plancher; et parvenues juste au-dessus du pot de confitures, elles avaient le courage de se laisser tomber sur le couvert de papier!

Cette fois ma colère se changea en admiration. Quoi! me dis-je, voilà l'être le plus petit, le plus laid, le plus inutile de la création, qui porte dans sa tête non-seulement des instincts, mais une intelligence qui dépasse celle d'un élève en latin! Cela peut bien m'humilier: mais quelle gloire cela ne jette-t-il pas sur son Créateur! Que coûte l'intelligence à Celui qui la prodigue ainsi à pleine main? et quelle ne doit pas être le pouvoir du

Dieu qui conduit à la fois les astres et les insectes à travers les siècles et dans l'immense univers?...

Sous l'influence de ces pensées, j'étais sur le point de renoncer à toute nouvelle tentative. Mais, après y avoir réfléchi, je persistai dans mon projet, non plus de surpasser la fourmi, mais d'étudier son admirable intelligence, à la gloire de notre commun Créateur.

La dernière difficulté qui me restait à surmonter était la présence du plafond. En m'éloignant de celui-ci, je supprimai la voie de descente comme par le fossé d'eau j'avais supprimé celle d'ascension. Or, pour m'éloigner du plafond, il n'y avait qu'à porter ma confiture en plein air,

sous les cieux. Là les fourmis ne tomberont pas des étoiles ! Nous verrons.

Je ne vous dirai pas que ce jour-là je cherchai vainement ma grammaire. Non. Je n'y pensais même pas, tant j'étais absorbé.

Voilà donc mon assiette (car la table était maintenant superflue) voilà mon assiette posée dans le jardin ; son fond rempli d'eau, et dans l'eau le fameux pot. Un fleuve circulaire me garantissait le succès.

Le lendemain pas une fourmi, ni dans la maison, ni dans les champs. Je craignis un moment d'avoir dérouté l'ennemi par la fuite et non par mon habileté. J'aurais presque voulu lui montrer le chemin de l'assiette pour le mettre aux prises avec la

vraie difficulté. Ma générosité devait être inutile; après trois jours d'absence les fourmis reparurent. Une armée de guerriers revint à l'assaut. Toute une longue ligne de soldats traversait le jardin, depuis la maison jusqu'au pot. Quand la masse fut réunie en présence du terrible fossé et au moment où je la croyais penaude et obligée de battre en retraite, je vis au contraire les fantassins se faire sapeurs, les régiments se transformer en bataillons du génie. Une fourmi se charge d'un brin de paille; une autre d'une bûchette de bois, une troisième d'un grain de blé, une quatrième d'un grain de sable, et toutes, se dirigeant vers l'assiette sur un même point, viennent y déposer les matériaux d'un vé-

ritable pont. L'intervalle entre le bord de l'assiette et le pied du vase fut rempli de débris flottants bientôt si nombreux qu'il en résulta un large radeau. Le passage était fait; l'armée s'approcha et, en peu d'instants, la confiture couronna la tête de chaque guerrier.

Cette fois je rendis les armes. Je m'avouai battu! d'autant mieux battu, que non-seulement les fourmis m'avaient traîné à leur suite pour être témoin de leur triomphe, mais encore parce qu'en remplissant leur devoir de fourmi, elles m'avaient fait oublier le mien d'écolier: elles n'avaient jamais perdu de vue la confiture, et moi j'avais maintes fois négligé ma grammaire! Elles avaient accompli

leur tâche, et je ne savais pas ma leçon!

La fourmi a-t-elle donc plus d'esprit que moi, jeune garçon? Non; mais elle a la paresse de moins. Aussi je me promets d'étudier à l'avenir, et ma grammaire latine, et l'histoire naturelle, pourvu que toutes deux ne soient pas plus difficiles à comprendre que mes découvertes sur les fourmis.

TABLE DES MATIÈRES.

	Pages.
L'arc-en-ciel.	5
Mère, filles et poupée.	7
La bouquetière.	37
Sultan.	63
Un souvenir.	81
Convalescence	99
Le préjugé.	117
Quand j'étais petit	137
L'écolier et les fourmis	151

